

# la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



PUZANT GODZAMANIAN. - *Aux Champs.*

## ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

Ahmed Rassim, Amy Kher, Angelos Sikelianos, Lou Paou T'ouo, Paul Eluard,  
 Pierre Lagarde, Dem. D'Attique, C. Palamas, C. N. Constantinidis, G. Drossinis,  
 A. Soutsos, C. Crystallis, E. Psara, Pandelis Prevelakis, Josée Sekaly, Etienne Mériel,  
 H. Soulon, Georges Henein, M. Chryssanthacopoulos, N. Moschopoulos,  
 Daniel Simond, Orion, etc., etc.

Notre emblème est la qualité de nos produits

« **KEO** »



**BRANDY V.O. de\*\*\* et de\*\***  
en caisses et barils

DRY GIN  
OUZO  
MUSCAT  
VERMOUTH (doux et sec)  
LIQUEUR TRIPLE SEC

GOLDEN ET PALE DRY  
WINE  
COMMANDARIE  
MISTELLA  
MALLIA

NAMA  
TEMPLAR  
APHRODITE  
OTHELLO  
COEUR DE LION

*Fournisseurs des Forces Britanniques et Alliées de toutes les armes*

PRODUITS DE LA  
**CYPRUS WINE & SPIRITS C<sup>o</sup> L<sup>td</sup>**  
LIMASSOL

**Greg. A. CACOMANOLIS**

*Agent Général pour l'Egypte*

Tél. 28170 ALEXANDRIE

*Stocks permanents*

**Vine Products Import Cy. «Vince»**

16, Place Mohamed Aly. (Ruelle Ebn Sina).

Tél. 28170 ALEXANDRIE R.C. 18019

CAIRO, 2, rue Doubreh, Tél. 56359

PORT-SAID, VILLA CALYPSO, Tél. 2597

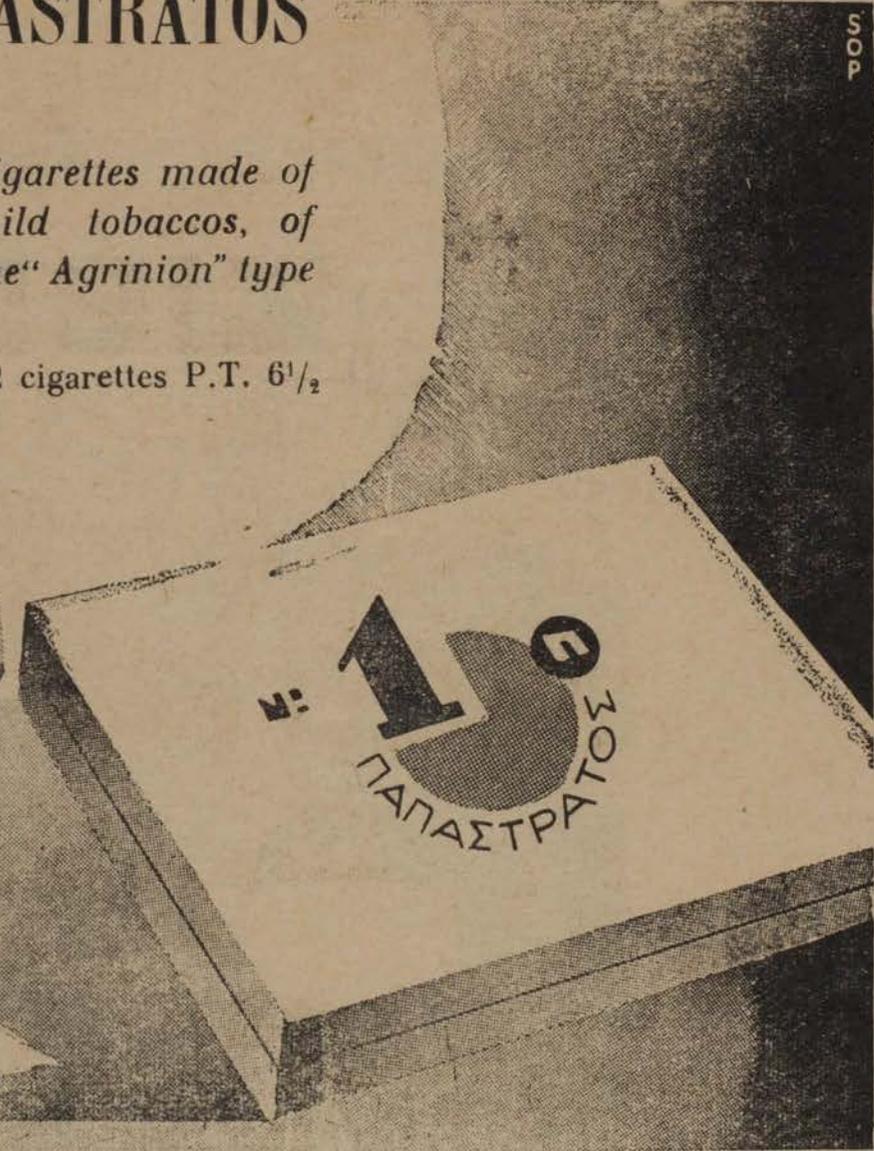
№ 1

# PAPASTRATOS



*Cigarettes made of  
mild tobaccos, of  
the "Agrinion" type*

22 cigarettes P.T. 6½

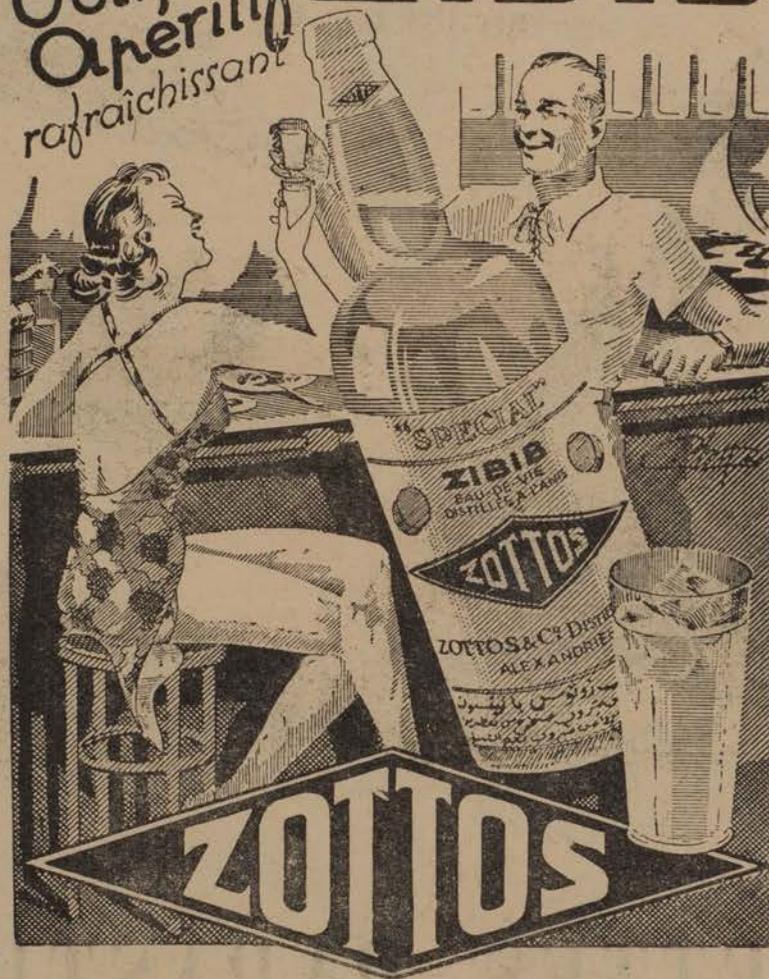


## CIGARETTES PAPASTRATOS

"A DELIGHTFUL REMINDER OF GREECE"

Votre  
Apéritif  
rafraîchissant

**ZIBIB**



# la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

**STAVRO STAVRINOS, Directeur**  
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200  
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration  
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek  
LE CAIRE, Tél. 49235

S.M. LE ROI FAROUK 1<sup>er</sup>

INAUGURE LA NOUVELLE SESSION



*S.M. le Roi écoute le discours du Trône que S.E. Ahmed Maher Pacha est en train de lire.*

*Sa Majesté le Roi a inauguré, avec tout le faste traditionnel, la nouvelle session parlementaire.*

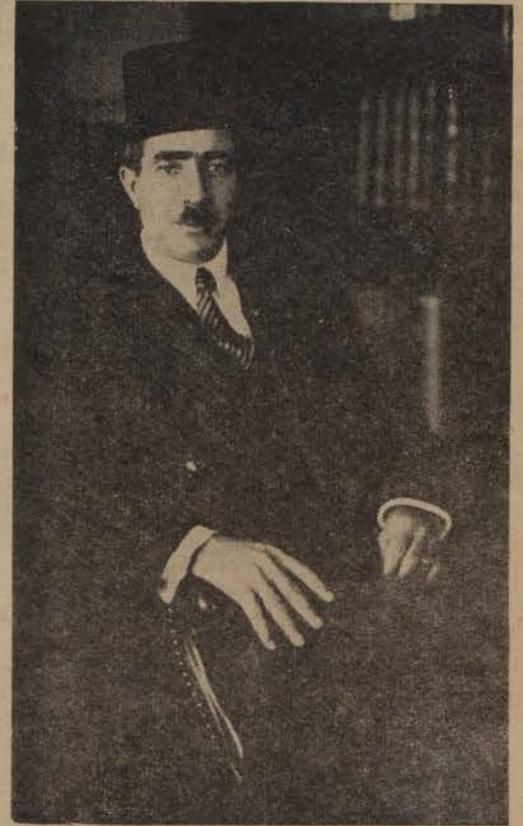
*Mme. Safia Zagloul, la veuve du grand Saad, fidèle à sa pensée, a tenu à assister à l'inauguration de la nouvelle session du Parlement, pour manifester l'approbation totale qu'elle lui apporte. De son côté, Mme. Hoda Chaaroui pacha a tenu également à y assister, apportant l'adhésion de son grand prestige de leader féministe de tout l'Orient, à cette politique de réforme nationale.*

## S. M. LE ROI A L'OASIS DE SIWA



S.M. le Roi à l'entrée du Gouvernement de Siwa, entouré des chefs des tribus. Avant son départ pour l'Arabie Sa Majesté le Roi effectua en automobile une tournée à travers le désert de l'Ouest qui dura 10 jours. Sa Majesté et sa suite parcoururent 1700 kilomètres visitant les populations du désert qui lui réservèrent l'accueil le plus enthousiaste. Sa Majesté visita en cours de route l'oasis de Siwa et ses vestiges romains ainsi que les divers postes gouvernementaux échelonnés sur le parcours. Cette excursion restera mémorable dans l'esprit de ceux qui eurent l'honneur de recevoir la visite Royale à cause des mille délicatesses et traits du cœur dont Sa Majesté a le secret à un souverain degré.

## AU SENAT



S.E. Hussein Heykal Pacha  
Président du Sénat

## LE NOUVEAU CABINET MAHER



Les membres du nouveau Cabinet, photographiés, à l'issue de l'audience royale.

On reconnaît, au premier plan, (de gauche à droite): LL.EE. Hefni Mahmoud bey, Mahmoud Ghaleb pacha, Hafez Ramadan pacha, Makram Ebeid pacha, Ahmed Maher pacha, Mahmoud Fahmy El-Nokrachy pacha, Cheikh Moustapha Abdel Razek pacha, Ibrahim Dessouki Abaza bey.

Au second plan (de gauche à droite): LL.EE. Abdel Meguid Badr bey, Abdel Razzak El-Sanhoury bey, Ragheb Hanna bey, Taha El-Sibai bey, Mtre. Ibrahim Abdel Hadi, Ahmed Abdel Ghaffar pacha et Mtre. Sayed Selim

**Documents**

## UN GESTE PATRIOTIQUE DE S. M. LE ROI DES HELLENES

(Déclaration publiée à Londres, et à Athènes le 30 Décembre).

«Nous, Georges II, Roi des Hellènes, ayant profondément considéré la terrible situation dans laquelle Notre peuple bien-aimé est tombé, par suite de circonstances incontrôlables et sans précédent, et étant Nous-mêmes résolu de ne pas retourner en Grèce à moins que Nous n'y soyons appelés par une expression libre de la volonté nationale, et ayant pleine confiance dans votre loyauté et votre dévouement, Nous vous nommons présentement, par cette déclaration, vous l'Archevêque Damaskinos, comme Régent au cours de cette période critique.



S. M. GEORGES, II., Roi des Hellènes

«Et Nous vous autorisons en conséquence et vous demandons de prendre toutes les mesures nécessaires pour restaurer l'ordre et la tranquillité à travers notre Royaume.

«Nous déclarons en outre Notre désir qu'on devra s'assurer, par l'entremise d'un Gouvernement démocratique, des vœux librement exprimés du peuple grec, aussitôt que cette tempête aura passé, et abrèger ainsi les misères de notre patrie bien-aimée pour laquelle Notre cœur est déchiré».

GEORGES II

## UN APPEL DU REGENT AU PEUPLE HELLENE

«Ayant maintenant assumé les fonctions de Régent avec l'approbation de Sa Majesté le Roi, nous considérons notre premier devoir d'annoncer publiquement et officiellement la nécessité de rétablir sans retard sur tous les citoyens l'autorité de l'Etat et de

mettre fin immédiatement à l'effusion de sang fratricide qui détruit la nation».

«A l'intérieur comme à l'extérieur du pays, l'atteinte morale est lourde de conséquences auxquelles il faut parer à tout prix d'une manière décisive. L'heure a sonné où les grandes décisions doivent se traduire par des actes patriotiques.

«En ce qui nous concerne, nous donnons l'assurance au peuple que nous mettrons toutes nos humbles forces comme nous l'avons fait jusqu'ici au service des principes qui peuvent soutenir notre liberté, égalité et justice, notre religion, car seuls ces principes peuvent soutenir notre édifice national et l'empêcher de s'écrouler.

«Nous avons la conviction absolue que seul un Etat reposant sur des lois traduisant exactement et intégralement les principes fondamentaux de la démocratie que nous avons énoncés, est capable d'assurer la tranquillité intérieure, la justice et l'équilibre social et la jouissance des libertés démocratiques pour le peuple.

«Au moment où l'institution de la régence vient de permettre au patriotisme et au bon sens des Grecs de résoudre les grands problèmes indépendamment



Le Regent Mgr. Damaskinos, photographié en compagnie de MM. Winston Churchill et Anthony Eden.

des antagonismes politiques et des différences idéologiques nous nous adressons particulièrement à ceux pouvant inspirer les masses populaires pour qu'ils contribuent à la restauration des conditions normales par tous les moyens en leur puissance.

«Au nom du pays éprouvé par tant de souffrances nous demandons à ceux qui portent les armes de se mettre d'accord pour les déposer immédiatement et de confier à la régence et au gouvernement la tâche de trouver d'une manière démocratique la solution correcte et juste des questions en litige d'autant plus que personne n'est justifié, de lever la main contre l'Etat, surtout lorsque l'Etat est résolu à appliquer, sans parti pris et en ayant également à cœur l'intérêt de tous les partis, des principes politiques sains».

Il conclut par un dernier appel à l'union : «pour marcher avec la bénédiction de la Sainte Eglise et l'aide de nos grands amis et alliés».

L'Archevêque Damaskinos a exprimé le vœu que la nouvelle année accorde à la Grèce le retour de la tranquillité, de la prospérité, de la grandeur et de la gloire.

# LES AMOURS DU POÈTE KHAIRY

## I

Le pauvre poète Khairy avait un cœur pur de jeune enfant. (1)

Mais parce qu'il était eczémateux et que ses joues étaient vergées de fils roses, parce que ses cheveux huileux avaient l'air poudrés de naphthaline et qu'il portait du coton hydrophile dans les oreilles, les amis ne pouvaient croire qu'il était capable d'aimer.

Or, Khairy était aimé: Une femme tenait à lui d'une manière détachée mais ardente comme à un affreux chat malade que l'on trouve au coin d'une rue, que l'on ramasse et que l'on aime parce qu'il souffre trop et qu'il vous regarde avec de grands yeux pleins de larmes.

Et Khairy était heureux: Son air satisfait exaspérait tellement les copains qui n'hésitaient jamais de tourner leurs lames dans sa plaie.

Après une absence assez longue, notre pauvre poète revint un soir à la Librairie d'art, rue Kasr-el-Nil. Et pareil à Cyrano avant le duel, il fit lentement l'abandon du grand manteau qui le calfeutrait avant de s'approcher de moi.

— Ce n'était pas aimable... me dit-il sévèrement.

Il était si sombre que je n'eus pas le courage de le questionner.

— L'Abbé Saint Paul Girard a été odieux...

Puis, se souvenant que je n'avais pas assisté à leur dernière discussion, il me dit tristement, d'une voix étouffée, comme s'il craignait de réveiller un malade:

— Enfin! Enfin! que puis-je lui reprocher? D'en avoir aimé un autre? Pouvons-nous contrôler les élans de notre cœur? De me l'avoir caché? Elle ne voulait pas me faire de la peine. Et puis, et puis, m'a-t-elle jamais aimée? Pouvait-elle « aimer » un être si loin d'elle? C'est l'éternel histoire de l'Orient et de l'Occident. Moi... je l'aime... comme on aime un beau pays dans lequel on ne peut vivre à cause de son altitude et de son air raréfié...

Puis, au bout d'un silence, il dit encore:

— Je ne comprends pas St. Paul Girard et ne comprends pas Sintès. Pour peu, ils m'auraient assuré, tous deux, que ma vie avait été honteusement souillée. Dans quel emplacement bizarre certains hommes placent-ils leur honneur! Comment puis-je mépriser une femme que j'aime. Je laisserai mes volets clos et n'ouvrirai pas la porte, de peur que le souvenir s'en aille avec le vent.

— Je vous comprends... murmurai-je, pour dire quelque chose.

Mais il continua:

— Devant la musique grave que dégage son image, une douceur triste m'envahit... Et je suis pareil aux amateurs de la Chine qui font leurs délices de concerts muets où les musiciens, sans bruit, pro-

mènent l'archet sur leurs cordes tandis que l'orchestre s'enchantait d'une musique imaginaire.

Or, comme l'Abbé Saint Paul Girard faisait à ce moment-là son entrée, le pauvre poète Khairy s'empessa de quitter la librairie.

L'Abbé Saint Paul était un homme de bonne mauvaise humeur. D'aucuns ne l'aimaient guère à cause de son esprit à vrille et parce qu'il jouait avec les sentiments les plus profonds comme un simple humoriste.



— Mais qu'a-t-il encore? demanda l'Abbé Saint Paul à Sintès.

— Il a Saint « Paul au nez »...

— Et pourquoi donc?

— Parce que Saint Pol-iment...

— C'est effrayant combien ce type est resté vieux jeu!

— Un poète de « goût d'hier », quoi!

Je n'ai jamais pu comprendre, non plus, le plaisir qu'éprouvait Sintès à exaspérer St Paul Girard avec ses éternels jeux de mots. (v) (je m'excuse; c'est contagieux).

— Je parie, me dit l'Abbé St. Paul, que ce vieux fou de Khairy a essayé de vous convaincre qu'il aimait encore cette femme...

— Mais il l'adore...

— Je le comprends... dit Sintès.

— Vous le comprenez? demanda l'Abbé scandalisé.

— Parfaitement! Il l'adore comme une pillule pour pouvoir l'avalier. Et vous savez bien que l'avalier... n'attend pas le nombre des années.

— De grâce, Sintès, n'en jetez plus; nous allons étouffer.

Comme il se faisait tard, je les ai quittés à mon tour, certain que Sintès allait finir par fiche une crise d'asthme à l'Abbé Saint Paul avec ses Saint-Polaire, Saint Police et Saint Poltron qui Saint bolisent l'esprit de vin grec que venait de nous offrir Stavrinou.

(1) Auteur de Cinq volumes de vers parus chez Grasset en France.

Et dans la rue, j'ai réalisé, pour la première fois, la beauté de certaines perles que laissait tomber le pauvre Khairy. Et j'ai senti s'éveiller en moi le penseur qui sommeillait :

1.- Il n'y a pas d'expérience en amour, sinon on n'aimerait plus.

2.- Combien de gens ne se brouillent que parce qu'ils ont des amis communs.

3.- On cesse presque d'avoir du chagrin quand on peut en faire confiance à quelqu'un qui vous comprend.

4.- L'indulgence est la forme la plus polie du détachement.

5.- Comme il est difficile de savoir pourquoi on a aimé une femme qu'on n'aime plus.

6.- Il y a des femmes dont on s'étonne vraiment qu'il ne se soit trouvé personne pour les étrangler.

7.- Si la femme était un être fréquentable, Dieu en aurait créé une pour lui.

## II

### DANS LA LIBRAIRIE D'ART

Par un matin orageux du mois de décembre tandis que l'abbé Saint Paul Girard tournait de ses doigts longs les pages d'une édition de luxe, notre pauvre poète entra avec des rayons de soleil dans les yeux; il s'approcha de Stavrinou et lui dit affectueusement :

— C'est demain sa fête; que me conseillez-vous? J'hésite entre une boîte de chocolat et une bouteille de parfum.

Le pauvre ami, — que Dieu ait son âme légère puisqu'il ne voudra jamais de son corps, — sympathisait alors avec une jeune ouvrière «douce comme un caillou inerte au fond d'une eau tranquille».

— Ne faites jamais cela, malheureux, — lui dit Stavrinou brusquement, — vous finirez par gâcher votre bonheur. Il ne faut rien donner à ce genre de femme.

— J'avoue ne rien comprendre à vos paroles, dit Khairy.

— Cette petite vous aime; nous en sommes certains. Elle doit même vous le prouver tous les jours.

— Et alors?

— Alors... Vous éprouvez le besoin de lui manifester votre amour en lui donnant, de temps à autre, quelque chose. Mauvais! Très mauvais! Vous finirez par faire d'elle d'une femme inféquentable. Non, qu'elle se dira comme tant d'autres: «Il m'aime, c'est le moment de profiter». Jamais pareille idée n'effleurera son esprit n'étant ni intéressée ni combinarde. Mais elle empoisonnera tout de même votre vie. Elle le fera inconsciemment; car malgré sa propriété morale et malgré ses qualités, votre petite camarade est une de ces femmes compliquées et douce que les Chinois appellent «l'âme mielleuse».

C'est la sensitive aux nerfs fatigués... Je sais, je sais — poursuit Stavrinou — que c'est une joie pour elle de devancer vos moindres désirs et de les exécuter comme s'il eussent été des ordres. Seulement, n'oubliez pas: Si cette soumission est aujourd'hui agréable, c'est parce qu'elle sent, qu'au fond, elle ne vous doit rien. Mais après... après vos attentions

déliçates», la situation ne sera plus la même, puisque vous aurez créé, par ce fait, chez elle, un sentiment d'infériorité, un complexe de gratitude qui arrêtera ses élans les plus naturels et lui fera trouver sa douceur humiliante. Elle n'hésitera plus alors à sortir avec un autre qui, n'ayant rien donné pourra tout demander sans avoir l'air d'exiger d'elle quelque chose. Votre petite camarade est charmante mais elle ressemble malheureusement à certaines raffinées de la Chine...



— Mais alors? demanda Khairy inquiet.

— Ecrivez-lui un poème ou donnez-lui un livre.

— C'est une idée lumineuse. Trouvez-moi un beau livre, une belle édition; j'y mettrai le prix...

Et tandis que Khairy feuilletait les éditions rares, la voix de l'Abbé Saint Paul tonna :

— Mouche! Bien joué Stavrinou! C'est ainsi qu'il faut toujours opérer.

Mais le brave Stavrinou resta perplexe et rêveur car il était loin de se douter que son cher poète lui enlèverait un jour, à crédit, la plus belle édition de luxe qu'il possédait.

AHMED RASSIM

## GUERRE 1939

*La mort pour les héros a changé de visage,  
Qui leur sourit dans le déclin d'un paysage.  
Comme en le ciel, au fond des mers, au ras du sol  
Elle fulgure instantanée: éclipse, envol...  
L'homme devant la mort telle qu'il la déchaine  
Cette mort innombrable encor plus que soudaine  
S'allège du remords de Caïn, sombre aieul.*

*O volatilisés, plus besoin de linceul,  
Ni de lauriers, tandis que flottent en guirlandes,  
Autour de vos seuls noms de vibrantes légendes.*

*Soeur de l'éclair, la mort qui ne s'attarde plus  
Aux troubles corps à corps des combats révolus  
Evoque par delà les terrestres géhennes  
L'amour qui prétend naître au tréfond de la haine  
Au seuil d'un univers par l'horreur visité  
Elle s'offre: repos, calme, sérénité!...*

AMY KHER

# L'HÉRITAGE ENIGMATIQUE

par LOU-PAOU-T'OUO

*Son nom signifie «Précieuse Clochette», il naquit vers l'année 1872 dans la province de Tehe-Kiang, d'une famille très honorable de lettres. Son père fut trésorier provincial et mourut jeune encore, sans laisser aux siens beaucoup de fortune.*

*Lou-Paou-l'ouo avait alors quinze ans. Il voulait poursuivre ses études pour concourir aux examens et devenir mandarin. Mais l'argent lui faisait défaut. Jadis, son père avait rendu un grand service à un préfet très riche, qui était alors en retraite.*

*Notre auteur alla le trouver et lui exposa sa triste situation. Le préfet reconnaissant, l'accueillit dans sa maison et lui fournit les moyens de continuer ses études.*

*Ses talents et sa conduite le rendirent si cher à son protecteur que celui-ci lui accorda en mariage sa fille unique. Lou-Paou-l'ouo s'éleva au rang de préfet, puis de tétarque, c'est-à-dire, gouverneur d'un quart de province.*

*Esprit curieux et observateur, durant ses tournées d'inspection, il notait tous les événements notables, tous les petits faits caractéristiques dont il lui était donné d'être le témoin. C'est ainsi qu'il écrivit cette curieuse nouvelle, d'après le récit que lui en fit un préfet de sa juridiction auquel l'aventure était arrivée.*

*Lorsque son protecteur vint à mourir, Lou-Paou-l'ouo manifesta pour sa mémoire la plus grande pitié. Il exposa son portrait dans la salle d'honneur de sa maison et lui offrit matin et soir les repas agréables aux esprits des morts.*

Sous le règne du dernier empereur Kouang-Su, près de Nankin, dans la province de Kian-sou, vivait un préfet nommé Ni-cheou-te, qui possédait une fortune immense. Il n'avait qu'un fils qu'on appelait Chan-Ki. Le fils était à peine marié que l'épouse du préfet mourut.

De chagrin, cet honorable fonctionnaire donna sa démission et parut se résigner au veuvage. Mais, malgré son âge, il se sentait encore vaillant. L'administration de sa fortune et de ses terres suffisait à occuper ses loisirs.

Lorsqu'il eut atteint sa soixante-dix-neuvième année, son fils Chan-Ki vint le trouver et lui dit :

«Depuis l'antiquité la plus reculée, il est rare qu'on vive jusqu'à soixante-dix ans. Or, il y a déjà longtemps que vous avez passé cet âge. L'année qui va venir verra vos quatre-vingts ans. Que ne remettez-vous en mes mains la direction de toutes vos affaires? Une vie sans soucis vaudrait beaucoup mieux pour vous.»

Mais le père, secouant la tête, répondit :

«Tant que je vivrai, je m'occuperai de nos intérêts pour que nos revenus s'accroissent toujours.»

Et il continua à mener une vie active. En octobre il allait chez ses fermiers toucher ses redevances et restait un long mois parmi eux, choyé et fêté à l'envie.

Un jour qu'il se promenait aux champs, il aperçut une jeune fille accompagnée d'une vieille femme qui se dirigeaient vers une rivière pour y laver du linge. Cette jeune fille, bien qu'elle portât des habits villageois, était fort belle et ne paraissait pas avoir plus de seize ans.

Notre préfet, dont le cœur était resté jeune, conçut pour elle la plus vive admiration. Lorsque la jeune fille eut fini sa lessive, il la suivit et remarqua qu'elle entraînait dans une modeste chaumière.

De retour au logis, le vieillard manda près de lui ses tenanciers et leur ordonna de s'informer de la belle inconnue. Il leur recommanda de savoir si quelque engagement antérieur ne la liait point, et, au cas où rien n'y ferait obstacle, il ne cacha point son dessein de l'épouser et de la prendre pour femme secondaire (1).

On apprit bientôt que cette adolescente se nommait Meg, ce qui veut dire abricotier, et que son père

avait été docteur ès-lettres. Orpheline, elle vivait auprès de sa grand-mère et n'était pas fiancée.

Les tenanciers avertirent la vieille femme du désir de leur maître, et celle-ci ne crut pas devoir s'opposer à une union aussi brillante. On acheta donc les cadeaux des noces, et l'on fit choix, pour le mariage, d'un jour heureux. Le vieux préfet, craignant que son fils ne fit obstacle à ses projets, hâta la cérémonie qui fut célébrée dans la ferme même.

Trois jours après, un palanquin transportait sa jeune femme dans sa maison. Il convia alors son fils et sa bru à venir présenter leurs devoirs à leur jeune belle-mère et à la saluer, comme ils le devaient, du nom de «petite maîtresse». Mais Chan-Ki et sa femme étaient désolés de l'aventure.

«Ce vieillard, disaient-ils, n'est pas sérieux. Sa vie est plus frêle qu'une flamme au vent, quelle idée d'épouser une fille aussi fraîche qu'un rameau fleuri! Et puis, y a-t-il apparence qu'une fille de cet âge reste fidèle à son barbon de mari? Certainement, sa conduite jettera le déshonneur sur notre maison. Elle gaspillera la fortune du père. Tous les jours, se seront de nouvelles toilettes, de nouvelles parures. Sans doute, elle est belle, mais à la façon des courtisanes qui veulent à tout prix séduire, et non pas comme une fille d'un rang honorable.

Longuement le fils et la bru se répandirent en injures, et ils ne purent garder un secret si profond que quelque chose n'en vint aux oreilles du vieux. Celui-ci en fut irrité, mais, comme il sentait qu'il avait des torts, il n'en laissait rien paraître. Par bonheur, sa nouvelle femme était douce et trouvait moyen de vivre en bon accord avec toute la maison. Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis son mariage qu'elle se trouvait enceinte, et dix mois après, à la grande stupéfaction de la famille, elle mit au monde un fils.

On complimenta beaucoup l'heureux père. Chan-Ki, seul, ne se montra pas satisfait.

«Depuis quand a-t-on vu, disait-il, une fleur s'épanouir sur une branche desséchée? Vraiment, nous ne savons d'où peut venir ce bâtard! Il est bien évident qu'il n'est pas de notre père, et, pour ma part, jamais je ne consentirai à le reconnaître pour mon frère.»

(1) Concubine légale.

Ces propos furent rapportés au vieillard, mais cachait avec soin tout le dépit qu'il en ressentait. Un pareil manquement à la pitié le rendait triste. Le proverbe ne dit-il pas :

«*C'est seulement lorsque le fils observe la piété filiale que le coeur du père est joyeux*»? Le vieillard savait que Chan-Ki était cupide et féroce. Il craignait qu'après sa mort il ne dépouillât, ou même qu'il ne fit disparaître son jeune frère pour ne pas avoir à partager avec lui le patrimoine.

Un petit fait lui révéla bientôt combien ses soupçons étaient justes. Comme son plus jeune fils allait avoir cinq ans et comme il était d'esprit éveillé, le vieux l'envoya à l'école. Et cette école était précisément la même où fréquentait le fils de Chan-Ki. Oncle et neveu étaient donc appelés à faire leurs études ensemble. Mais Chan-Ki ne l'entendit pas ainsi, et, pour faire injure à son père, il retira son fils de l'école et le mit chez un autre maître.

Le vieux en conçut une vive irritation. Dans les transports où il se trouvait, il buta soudain contre le seuil de sa demeure et fit une chute grave. Sa jeune femme accourut, parvint à le soulever avec l'aide de quelques serviteurs et le porta sur un divan. Le médecin, appelé en toute hâte, déclara que le malade était perdu, et qu'il n'avait guère que quelques jours à vivre.

Le fils aîné apprit la nouvelle; il se rendit à la maison de son père, et aussitôt il se mit à parler en maître, comme si tout ce qui s'y trouvait lui eût déjà appartenu. Le père, en l'apprenant, en fut attristé davantage; néanmoins, il résolut d'appeler Chan-Ki dans sa chambre.

Quand il l'eut en sa présence, il tira de son chevet le grand livre où tous les titres de ses propriétés étaient inscrits, et lui dit :

— Ton frère cadet n'a que cinq ans, il a besoin qu'on prenne soin de lui. Ma femme est jeune, trop jeune pour gouverner la maison. Lui donner la moitié de mes biens serait un mauvais parti. C'est à toi que je remets mon avoir. Si ton frère cadet parvient à l'âge d'homme, je te prie, par considération pour moi, de le marier et de lui constituer en dot cinquante arpents de terre, afin qu'il ne manque de rien. Quant à ma femme, si elle voulait se remarier, je te conjure de la laisser libre; si, au contraire, elle voulait rester à vivre auprès de son fils, je te prie de ne lui faire subir aucune violence. Et moi, en songeant qu'un bon fils obéit à mes recommandations dernières, sous les neuf Fontaines (1), je pourrai dormir en paix.

L'aîné ouvrit le Grand-Livre, et vit que le testament en bonne forme y était écrit. Il répondit, tout joyeux :

— Père, ne sois pas inquiet, j'exécuterai en tous points tes ordres.

Et, le livre sous le bras, il s'en alla, satisfait.

Quand l'aîné se fut éloigné, la jeune femme ne put se retenir de pleurer à chaudes larmes, et, en désignant du doigt son fils, elle s'écria :

— Ce petit garçon n'est-il pas ton propre fils? Tu as tout donné à l'aîné. Mon fils et moi, comment pourrions-nous vivre?

Le moribond répliqua :

— Femme, tu parles sans connaître le fond des choses. Je redoute à bon droit les mauvais desseins

de Chan-Ki, mon fils. Si j'avais divisé ma fortune en deux parties égales, la vie de ton fils, à toi, eût à coup sûr été en péril. Maintenant qu'il est seul maître de tout, vous n'avez plus rien à craindre de lui.

La jeune femme reprit en pleurant :

— Le proverbe dit : «*Tous les enfants d'un père sont égaux*». Si tu ne donnes rien à ton jeune fils, que de propos les méchantes langues tiendront sur nous!

— Pouvais-je agir autrement que j'ai agi? dit le vieillard. Après ma mort, tu seras libre de choisir en ton coeur un bon mari. Mais je ne saurais trop te conseiller de quitter la maison de mon fils, si tu ne veux passer tes jours dans le chagrin.

— Que dis-tu là? s'écria la jeune femme. Une épouse dévouée à ses devoirs, femme et fille de lettré, se remarie-t-elle jamais? Et puis, dois-je abandonner mon fils? Certes, au prix de toutes les humiliations et de toutes les souffrances, je garderai ce petit auprès de moi.

Le mourant dit alors :

— Puisque ta résolution est prise, je veux, dans la mesure du possible, faire quelque chose pour toi.

Et, de son traversin, il tira un objet qu'il lui tendit. Or c'était un rouleau, large d'un pied environ, et long de trois pieds à peine.

— A quoi sert ce rouleau? interrogea la jeune femme désappointée.

— C'est mon portrait, répondit le vieux, et ce portrait recèle en lui une vertu mystérieuse. Garde-le secrètement et prends soin que personne ne le voie avant que ton fils ne soit devenu grand. Si mon fils aîné n'avait pas pour lui les attentions qu'il m'a promis d'avoir, sache patienter et garder ton amertume dans ton coeur. Mais si le préfet de la province vient à passer, tu iras te plaindre à lui des mauvais traitements endurés; tu lui raconteras de quelle manière j'ai réglé mon héritage. Après quoi, tu lui remettras ce rouleau, sans rien ajouter. Soyez sûrs l'un et l'autre que sa décision ne pourra que vous satisfaire.

Là-dessus, il rendit le dernier soupir.

Occupé à gérer sa nouvelle fortune, le fils aîné ne s'en soucia guère. Quand les servantes de la jeune femme vinrent lui annoncer que son père était trépassé, il accourut avec son épouse, versa quelques larmes de convenances et partit comme il était venu.

Les obsèques célébrées, il revint à la maison paternelle et fouilla lui-même dans tous les coffres et dans tous les effets de la jeune femme pour voir si, de la main à la main, le vieillard ne lui avait pas donné quelque somme d'argent. Mais il ne trouva rien, pas même le portrait que la veuve avait prudemment caché.

Le lendemain, il fit quérir son architecte, car, en vue du mariage de son fils, il voulait changer la disposition de sa demeure et réserver au jeune couple la maison qu'avait habitée son père. La veuve et l'orphelin durent se retirer dans une bicoque située au fond du jardin, qu'on meubla à la hâte de quelques meubles grossiers. Une petite servante fut affectée à leur service, et chaque jour un valet venait leur porter les restes de la cuisine de Chan-Ki.

La jeune femme ne put tolérer un traitement si vil. Elle résolut de suffire elle-même à ses besoins et à ceux de son fils. Comme elle était habile brodeuse,

(1) Dans l'autre monde.

elle trouva aisément de l'ouvrage et put envoyer son fils à l'école, comme par le passé.

L'aîné aurait bien voulu qu'elle se remariât, et souvent il lui fit porter des propositions par de vieilles intermédiaires, mais elle demeura inébranlable, et comme elle ne lui causait pas de dépense superflue, peu à peu il prit le parti de l'oublier.

Tout alla bien ainsi jusqu'à ce que le frère cadet eût atteint l'âge de quatorze ans. A cette époque, ses vêtements étant usés, il désira avoir un vêtement de soie; mais sa mère était trop pauvre pour le payer.

Le petit dit alors :

— Monvieux père, qui est mort, a été préfet, et nous ne sommes que deux frères. Je ne m'explique pas bien comment il se fait que je ne puisse me vêtir quand j'en ai besoin. Si ma mère n'a pas d'argent, mon frère se fera un plaisir de m'en donner.

Il allait partir, quand, sur le seuil, sa mère l'arrêta.

— Mon fils, dit-elle, le proverbe dit : «*Quand on économise, on s'enrichit*. Et encore : «*Si, dans la jeunesse, tu t'habilles de coton, tu porteras de la soie sur tes vieux jours, mais si, au contraire, tu t'habilles de soie étant jeune, tu n'auras même pas de coton pour tes vieux jours*». Puis, ton frère a mauvais caractère, et tu pourrais t'exposer à un refus.

— Tu as raison, répondit l'adolescent.

Mais, au fond de lui-même, il n'était pas entièrement convaincu. Aussi, le lendemain, il alla trouver son frère, et lui dit crânement :

— Mon frère, j'ai besoin d'un habit de soie. Je suis fils d'un notable, comme vous, et j'ai honte de voir sur mon passage les gens rire de mes misérables accoutrements.

— Que ne t'adresses-tu à ta mère?

— C'est vous, et non ma mère, qui avez en mains notre fortune.

Cette réponse exaspéra l'aîné. Il fit saisir son jeune frère, le fit battre, et le renvoya chez lui tout en pleurs.

La veuve en fut tout affligée; elle envoya pourtant son unique servante pour s'excuser auprès de Chan-Ki de la démarche indiscrete de son fils. Mais l'aîné, résolu à liquider définitivement la situation, convoqua tous les parents et, conformément aux recommandations paternelles, il départit à son cadet cinquante arpents de terre pris sur ses biens et ordonna à l'orphelin et à la veuve d'aller habiter la ferme qui y était attenante.

Certes, l'aîné avait exécuté à la lettre les prescriptions du père défunt; mais la ferme était en mauvais état, et les champs, choisis par l'avare parmi les moins fertiles, ne rapportaient guère. La veuve s'en affligeait, mais son fils, dont la clairvoyance augmentait avec l'âge, lui tenait ces propos :

— Chan-Ki et moi, nous sommes frères. Pourquoi ce partage inégal des biens de notre père? Le proverbe ne dit-il pas : «*Dans l'héritage, on ne sépare pas le noble du vil*»? Si mon frère me frustre de ma part légitime, pourquoi ne pas lui intenter un procès?

Alors la mère se résolut à raconter toute l'histoire à son fils, et à lui parler du legs mystérieux que, sur son lit de mort, son vieux mari lui avait remis. Le jeune homme demanda sur-le-champ qu'on lui

montrât le portrait de son père. Ils le déplièrent et se prosternèrent tous deux par trois fois. Le vieux préfet était représenté assis, vêtu de ses plus beaux habits; sur ses genoux il portait un petit enfant et d'une main il montrait la terre. Longtemps ils l'examinèrent, cherchant à découvrir le sens secret qui s'y trouvait enclos, mais leurs efforts restèrent vains et ils durent replier le portrait qui restait toujours énigmatique.

A quelque temps de là, on apprit que le préfet de la province allait passer dans le pays pour y faire une tournée d'inspection. L'adolescent en avertit aussitôt sa mère, et tous deux s'informèrent du jour où ce haut magistrat tiendrait ses assises et où une plainte pourrait être portée à son tribunal.

Le jour venu, la mère et le fils se rendirent au prétoire avec le portrait, en criant à haute voix :

— Seigneur Préfet, délivrez-nous de l'injustice!

Celui-ci, voyant que, pour tout acte d'accusation, ces plaignants ne lui apportaient qu'un petit rouleau de papier, se montra extrêmement stupéfait, et leur demanda d'exposer leur requête sur-le-champ.

La veuve raconta alors les faits, tels qu'ils s'étaient passés; elle rappela les dernières paroles de son mari et combien la conduite de Chan-Ki à leur égard avait été contraire aux véritables intentions du mort.

Le préfet prit le rouleau et les ajourna, après avoir promis d'examiner l'affaire. De retour dans ses appartements, il observa avec le plus grand soin le portrait singulier, mais sans y trouver le moindre éclaircissement. Il le garda quelques jours ainsi. Chaque matin, il le regardait, faisant dix mille conjectures. Il y pensait à droite, il y pensait à gauche, et la solution de ce troublant problème restait toujours aussi lointaine pour lui. Mais un jour, après avoir médité sur ce que la veuve lui avait conté, et après avoir considéré avec attention le portrait, il lui vint une intuition soudaine.

Il ordonna à ses satellites de faire venir le frère aîné; lui-même avertit la veuve et le plus jeune fils qu'il se tiendrait dans l'après-midi à la maison qu'avait habitée l'ancien préfet, et les pria de s'y trouver.

Il arriva bientôt, avec son escorte. Au sortir du palanquin, il s'inclina en secouant les poignets comme s'il se fût trouvé devant un personnage considérable, et se mit à parler à haute voix comme s'il eût répondu à quelque interlocuteur invisible. Il feint l'étonnement, incline la tête, bref, il joue son rôle à ravir au milieu de son entourage terrifié. Puis il se lève brusquement et demande où est allé le feu vieillard.

Le portier répondit qu'il n'avait rien vu. Le fils aîné de même. Mais le préfet donna du mort une description si exacte que tous ceux qui étaient là et qui l'avaient pu connaître furent contraints de reconnaître qu'il s'était réellement trouvé en présence du défunt.

Il demanda ensuite s'il ne se trouvait pas, au fond du jardin, une petite bicoque, et exprima le désir d'y être conduit. Or c'était là, on se le rappelle, qu'aussitôt après la mort du préfet sa veuve et son plus jeune fils avaient vécu. Le magistrat fit le tour

de la maisonnette, puis il fit dresser son prétoire et ordonna que l'aîné lui fut amené.

— Ton feu père, dit-il, qui vient de m'apparaître, m'a exposé l'affaire dans tous ses détails, et m'a recommandé de juger le procès pendant entre ton jeune frère et toi. As-tu quelque objection à faire à la volonté du trépassé?

Pris de terreur, l'aîné resta muet. Aussitôt, le préfet ordonna à ses satellites de fouiller la terre à ses pieds. On y découvrit dix amphores de terre qui renfermaient dix mille taels d'argent et une autre amphore plus petite qui contenait mille taels d'or.

L'intègre magistrat adjugea tout cet argent à la veuve et à son fils. Et ainsi le fils cadet du veillard ne fut pas frustré de son héritage, grâce à l'homme distingué dont la haute intelligence avait su démêler l'énigme du portrait mystérieux.

(Traduit par Ly-Chao-Pée, mandarin).

LOU-PAOU-T'OUO

## JALOUSIE

*Je suis jaloux des mots que tu ne me dis pas.  
Je sens que ta pensée est lointaine, étrangère,  
Inaccessible. Et c'est très lâche de se taire  
Quand, anxieusement, je t'implore tout bas.  
Ah! Dis-moi ton désir, ton rêve, ton émoi!  
Qui sait tout l'infini qu'un silence recèle?  
Il emporte à grand vol mon âme sur son aile,  
Et je doute de toi, et je doute de moi...*

*Quand tu parles, pourtant, je te sais moins sensible.  
Sous l'ombre de tes mots, ton cœur est plus distant.  
Il est des choses qu'on dit mieux en les taisant.  
A quoi bon essayer d'exprimer l'impossible?*

*Je ne sais plus. Je souffre. Et ton silence est lourd.  
Parle-moi... Mais, surtout, ne dis rien, mon amour...*

PIERRE LAGARDE

## ATHENA

Poème de PAUL ELUARD

267 morts d'inanition, Samedi et Dimanche à Athènes et au Pirée, chiffre officiel. Les gens tombent dans la rue, on les regarde et on s'en va...

«Hier 2.000 morts, chiffre d'un poste de Police.»

(Lettre du 24 novembre 1941)

*Peuple grec peuple roi peuple désespéré  
Tu n'as plus rien à perdre que la liberté  
Ton amour de la liberté de la justice  
et l'infini respect que tu as de toi même.*

*Peuple roi tu n'es pas menacé de mourir  
Tu es semblable à ton amour tu es candide  
Et ton corps et ton cœur ont faim d'éternité  
Peuple roi tu as cru que le pain était dû*

*Et que l'on te donnait honnêtement des armes  
Pour sauver ton honneur et rétablir la loi  
Peuple désespéré ne te fie qu'à tes armes  
On l'en a fait la charité fais-en l'espoir.*

*Oppose cet espoir à la lumière noire  
A la mort sans pardon qui n'a plus pied chez toi  
Peuple désespéré mais peuple de héros  
Peuple de meurt-de-jaim gourmands à leur patrie*

*Petit et grand à la mesure de son temps  
Peuple grec à jamais maître de tes désirs  
La chair et l'idéal de la chair conjugués  
Les désirs naturels la liberté le pain*

*La liberté pareille à la mer au soleil  
Le pain pareil au dieu le pain qui joint les hommes  
Le bien réel et lumineux plus fort que tout  
Plus fort que la douleur et que nos ennemis*

PAUL ELUARD

*Lettre d'Athènes*

# L'ALLIANCE GRECO-BRITANNIQUE

à M. W.



Afin d'empêcher l'entrée des Elassites à Athènes chaque personne est tenue à montrer sa carte d'identité avant d'être fouillée.

Que de pensées suggérées par ce thème! Et pourtant, c'est la scène suivante qui se présente avec le plus d'insistance à mon esprit, telle qu'elle m'a été décrite tant de fois par différents interlocuteurs. C'était au mois d'Avril 1941. L'Allemagne venait de lancer sa puissante machine de guerre contre la Grèce. Après six mois de combats contre l'Italie — au cours desquels les huit millions de baionnettes avaient reçu la leçon qu'elles méritaient d'un peuple de sept millions d'âmes — la Grèce, attaquée par l'Allemagne, dut enfin déposer les armes. Elle n'a pas été défaite, au sens propre du mot. Ses armées ont été surprises dans des conditions géographiques (imposées par la configuration du territoire) telles qu'il leur avait été matériellement impossible de parer l'attaque. Dans cette lutte épique et qui égalait en grandeurs les faits d'armes de l'ancienne Hellade, la Grèce avait été soutenue par les cris d'admiration du monde entier, soulevé d'enthousiasme par l'idée que l'Axe, souverain maître de tout le continent européen, devait livrer de durs combats pour s'emparer de ce petit coin de terre, dont les habitants prétendaient vouloir vivre libres ou mourir.

Pendant que la Grèce se battait sur terre, là-bas, à l'autre bout de l'Europe, la fière Albion avait, elle aussi, relevé le défi du Hun et lui résistait dans les airs et sur les mers. Je me souviens encore d'un croquis du célèbre Lwow: il représentait un «Tommy», debout sur un rocher battu par les mers et tendant le poing à une nuée d'avions, arrivant sur lui, tels de mauvais oiseaux de proie: «Seul à seul».

Mais l'Angleterre n'était pas seule: la Grèce se battait à ses côtés. La Grèce voyait bien que rien ne viendrait se placer entre la poitrine de ses enfants et l'acier meurtrier de l'Axe. Elle voyait bien que l'Empire Britannique était encore obligé de se tenir sur la défensive. Elle savait qu'en Afrique une puissante armée ennemie (puissante en nombre et en matériel) menaçait d'occuper Alexandrie et Suez et de lui couper ainsi ses derniers liens avec le monde libre. Mais, pour les Grecs, ce n'était pas un calcul d'intérêt et de puissance. Ils avaient simplement vu que la Liberté, menacée par l'«Ordre Nouveau» devait être défendue; ils



Une boutique d'Athènes pillée et saccagée par les Elassites.

le firent, sans autre considération, avec tout le feu qui les anime en de pareilles circonstances.

Wavell fit tout ce qui était humainement possible pour aider la Grèce, dans cette lutte gigantesque qu'elle entreprenait. Il se priva de quelques unités qu'il tira de ce qu'on appelait alors l'«Armée du Nil», de cette autre poignée d'hommes qui défendaient l'Égypte et le Canal de Suez.

C'était plus qu'insuffisant et, vers la fin du mois d'Avril, les Britanniques étaient repoussés vers la mer. C'est alors que les Grecs, défaits, l'amertume dans l'âme, ont été les témoins de cette scène magnifique; les Britanniques arrivaient sur le littoral en camions ou à pied, pour s'embarquer. Ils étaient à bout de forces, après des journées entières de combats incessants. Fatigués, blessés (parfois à mort) poursuivis par la mitraille des avions ennemis, ces hommes héroïques avaient le courage suprême d'adresser un sourire affectueux à leurs alliés grecs, qu'ils laissaient derrière eux, et de leur dire: «Nous reviendrons».

C'était la dernière scène réconfortante pour les Grecs. Après cela, ils n'ont plus vu que crimes, massacres et félonies, dont ils faisaient d'ailleurs les frais.

Et pourtant, TOUS ceux que j'ai interrogés ont été unanimes; TOUS m'ont dit qu'ils avaient attendu avec confiance le retour des Britanniques; ils savaient qu'*«ils»* reviendraient, puisqu'ils l'avaient «promis». Et ils sont, effectivement, revenus.

\*\*\*

Les Britanniques sont revenus en Grèce pour deux raisons.

D'abord, parce qu'ils se sont toujours trouvés aux côtés de la Grèce dans ses mauvais jours.

Ensuite, parce que, tout simplement, ils avaient promis de revenir.

Et chacun sait que l'Empire Britannique tient toujours la parole donnée.

Or, un Vendredi-Saint, alors que toute l'Orthodoxie se préparait avec ferveur à célébrer la Résurrection du Christ, l'Italie fasciste avait attaqué l'Albanie. Ceci se passait en des temps déjà très lointains: en Avril 1939. Quelques jours après, la Chambre des Communes se réunissait. Et, au cours de cette journée historique, l'Angleterre avait donné à la Grèce l'assurance



*Soldats britanniques se privent de leur ration pour l'offrir à la population affamée d'Athènes.*



*Plusieurs victimes de l'Elas ont été enterrées dans le Jardin Royal sans les prières de l'Eglise.*



*Jeunes filles d'Athènes puisant de l'eau dans le puits, qui fut creusé dans le Jardin du Palais Royal*



*Devant la Banque Agricole d'Athènes se presse la foule pour retirer leurs économies pour pouvoir subvenir à leurs besoins.*



*Un immeuble détruit à la dynamite par les Elassites*



*Canons posés devant la Bibliothèque Nationale par*

formelle de mettre à sa disposition toutes ses forces armées dans le cas où elle serait attaquée.

\*\*\*

Tout ce qui a suivi, dans les rapports entre l'Angleterre et la Grèce, vient de là.

Ayant promis d'aider la Grèce, l'Angleterre l'a fait sans hésitation, de toute son âme, et ne cessera de le faire que lorsque la Nation, épuisée, aura repris ses sens.

Elle a, d'abord, dérangé l'équilibre de ses forces en Afrique et a envoyé un contingent de troupes en Grèce, tout en sachant que la partie était perdue à l'avance. Mais elle estimait — trait typiquement britannique — que, perdue pour perdue, la partie devait être perdue aux côtés de son alliée, la Grèce.

Puis, au cours des trois années de l'occupation, ses Missions Militaires avaient continuellement maintenu le contact soit avec les mouvements de Résistance, dans le pays même, soit avec le Gouvernement légal, à l'étranger, pour préparer la voie du retour.

Enfin, le moment venu, les deux alliés, la main dans la main, sont revenus en Grèce.

Jusqu'ici, tout paraît normal et naturel pour celui qui juge sainement des choses.

Mais les moments les plus affreux sont encore à venir.

En venant en Grèce, le Général Scobie a dit à ses troupes qu'elles devaient être fières d'aller vers ce pays ami; il rappela comment, dans le passé, la Grèce osa se battre seule, aux côtés de l'Angleterre. Et il ajouta que, maintenant, la Grèce avait besoin d'être aidée dans ses efforts pour se ravitailler, pour rétablir l'ordre et la loi, et, surtout, pour protéger ses frontières.

Voilà bien l'Angleterre: son alliée, la Grèce, était demeurée à ses côtés, aux jours les plus sombres de l'histoire de l'Empire Britannique. A ce moment-là, la Grèce avait consenti le sacrifice suprême parce qu'elle avait décidé de se ranger aux côtés de l'Angleterre, pour le meilleur et pour le pire.

Aujourd'hui, l'Empire Britannique, à l'apogée de sa puissance, accourt au secours de l'alliée parce qu'il avait promis, jadis, de l'aider.

\*\*\*

Or, que se passait-il en Grèce, au mois d'Octobre 1944?

Depuis une année déjà, dès la chute de l'Italie (Septembre 1943) une rivalité s'était manifestée entre les bandes de la Résistance. Les hommes de l'EAM combattaient les hommes du Général Zervas.

Ces deux organisations avaient été armées en partie par leurs propres expéditions contre l'ennemi, mais pour la plus grande part par les Britanniques. Ceux-ci, fidèles à leur promesse, n'avaient qu'un but: aider les camarades demeurés dans l'esclavage à se libérer.

Mais l'EAM avait, dès Septembre 1943, lorsque la chute de l'Italie faisait apparaître la libération du terri-

toire comme imminente, tenté de dominer les autres partis politiques et s'emparer du pouvoir par la force des armes.

Il n'est nullement à sa place, ici, d'expliquer le pourquoi et le comment de cet antagonisme, puisque le problème n'est examiné qu'en ce qui concerne nos amis, les Britanniques, et leur attitude à l'égard de la Grèce.

Quelle a été leur réaction lorsqu'ils ont entendu, comme moi, la mort dans l'âme, le premier coup de feu tiré dans Athènes, ce matin-là du 3 Décembre?

Ils ne pouvaient adopter qu'une attitude:

Un Gouvernement d'Union Nationale avait été formé par tous les partis politiques pour diriger le pays durant la période de transition et préparer des élections libres.

Or, ce Gouvernement légal était la victime d'une attaque à main armée de la part d'un groupe dirigé par les ennemis de la Patrie; en effet, des officiers allemands et bulgares ont été capturés, les armes à la main, à la tête des assaillants.

Ainsi, le ravitaillement du pays était suspendu, l'ordre et la légalité disparaissaient et la sécurité militaire était gravement compromise: c'est à dire toute la mission des Britanniques était sabotée.

Leur réaction était donc à prévoir: ces hommes se sont placés entre les forces armées rebelles et le Gouvernement légal et beaucoup d'entre eux dorment maintenant leur dernier sommeil sur cette terre qu'ils sont venus libérer, défendre et nourrir.

Je ne connais rien de plus tragique que mourir sans savoir pourquoi l'on meurt. Et je souhaite que cette extrémité-là me soit épargnée.

Ceux des Britanniques qui sont tombés au cours des premiers combats (avant que les événements n'eussent révélé la présence d'officiers ennemis à la tête des insurgés) ont pu connaître ce doute, au moment où ils se sentirent frappés.

Maintenant au moins, aucun doute n'existe plus: cette attaque armée contre le Gouvernement légal n'est qu'une forme nouvelle des efforts des ennemis de la Nation pour l'empêcher de renaitre à la vie normale.

\*\*\*

Mais leur Chef, Winston Churchill, a compris dès la première heure le sens de l'attaque dont la Grèce est à nouveau l'objet.

La Chambre des Communes s'est émue et, comme s'il s'agissait d'une grave crise nationale, s'est réunie d'urgence, tout comme en 1939. Les affinités sont telles, entre nos deux pays, qu'un danger menaçant la Grèce, surtout en ce moment de lutte commune, a nécessairement sa répercussion sur les affaires publiques de la Grande-Bretagne. Nos amis savent bien que rien de ce qui se passe sur cette terre civilisatrice ne saurait leur être étranger.



Jeunes filles arrêtées au moment où elles inscrivait des slogans communistes sur les murs d'Athènes.



Deux prisonniers de l'Elas conduits par la rue Caradgordjevitch au camp de concentration.



*Soldats britanniques offrent leur ration aux populations affamées d'Athènes.*

Et la «tragédie grecque» a été débattue en pleine Chambre des Communes avec cette franchise, ce «fair-play» qui caractérise les Anglais.

Elle a été débattus si âprement que Winston Churchill n'a pas hésité à placer la question de confiance: si la politique poursuivie par son Gouvernement n'obtenait pas la confiance et l'approbation du pays, il était prêt à démissionner, à «être démissionné» selon la savoureuse expression de la langue anglaise.

\*\*\*

Ce qui frappe le plus dans les débats qui se dérouleront aux Communes, c'est le point suivant: le Chef, Winston Churchill, ne se cache pas derrière son autorité en exposant ses subordonnés. Il couvre ces derniers: si l'Ambassadeur de Sa Majesté Britannique en Grèce et le Général Scobie ont dit ceci et fait cela, c'est parce que le Gouvernement de Sa Majesté a décidé qu'ils le disent et qu'ils le fassent.

Il prête ainsi, à l'activité des représentants britanniques en Grèce, tout le poids de son autorité personnelle et tout le prestige de la Couronne.

Le second point qui mérite d'être souligné, dans le discours de Churchill, est son souci d'assurer au peuple Grec la liberté la plus complète de choisir la forme de gouvernement qu'il désire adopter. Rien de nouveau, en cela. C'est l'application pure et simple de la Charte de l'Atlantique. Il en découle une conséquence logique et inéluctable: le Gouvernement britannique ne permettra jamais, sans renier ses buts de guerre, à un parti politique d'imposer sa volonté par les armes à un autre parti politique et s'emparer ainsi du pouvoir. D'autant plus que les circonstances ont rétabli la participation d'Allemands et de Bulgares à l'attaque dont l'Etat hellénique vient d'être l'objet. L'alliée de toujours, la Grande-Bretagne, continuera donc d'accorder à la Grèce toute l'assistance nécessaire pour repousser l'attaque.

Et ceci est bien une suite de la promesse donnée en 1939.

Enfin, le troisième point qui attire l'attention, c'est la clairvoyance avec laquelle Winston Churchill envisage la situation et la détermination avec laquelle il prend ses responsabilités. Ces armes, maniées aujourd'hui par les rebelles contre les Grecs loyalistes et les Britanniques, c'est la Grande-Bretagne qui les a données à une organisation de la Résistance. En agissant ainsi, l'Alliée entendait aider les Grecs à libérer le sol de leurs pères. Aujourd'hui, dit Churchill, «nous payons pour cela, dans ces débats. Nous le payons, de notre sang».

Rien n'est plus honorable et plus beau qu'aider un vieux camarade en difficultés, tout en réalisant parfaitement les dangers auxquels cette assistance expose.

Tout le discours de Churchill est à étudier et à méditer. On y trouvera une définition très exacte de la démocratie, un exposé précis des droits et des obligations respectifs de l'Etat et des citoyens.

C'est beaucoup grâce à cette franche et vigoureuse démonstration que le Gouvernement Winston Churchill s'est vu réitérer la confiance des Communes.

\*\*\*

Qu'ajouter encore?

Le Gouvernement hellénique et les Britanniques repoussent l'attaque armée et feront respecter la léga-



*Pendant la Noël seuls les habitants des régions libérées ont pu goûter à la soupe populaire*

lité. Lorsque les rebelles auront déposé les armes (et s'ils continuent encore à se dénommer parti politique, représentant le peuple grec, eux, qui ont accepté de se laisser commander par des officiers allemands et bulgares), alors, et alors seulement, l'ordre sera rétabli, des élections libres pourront être organisées et le peuple Grec pourra enfin faire entendre sa voix.

Jusqu'à ce moment, et en attendant que l'Etat puisse renaître des ruines laissées par l'ennemi en partant, la fidèle Grande-Bretagne ravitaillera et défendra le peuple, et montera la garde à nos frontières.

A ce moment, ses forces reconstituées, la Grèce reprendra les rênes elle-même et la mission de la Grande-Bretagne prendra fin.

\*\*\*

Cette mission, nos alliés la remplissent aujourd'hui sans se soucier des critiques et des protestations de ceux qui ne savent pas — ou qui ne veulent pas — voir les choses comme elles sont.

Ils considèrent cette mission pour ce qu'elle est réellement: la suite de la garantie donnée en 1939, la conséquence de la décision prise par la Grande-Bretagne et le Gouvernement Hellénique d'envoyer des armes aux hommes de la Résistance, et l'exécution des obligations d'une «Nation Unie» puissante envers une autre «Nation Unie» épuisée dans la lutte commune.

Et ils la remplissent malgré tous les sacrifices, malgré le fait que leurs soldats, reçus en triomphateurs il y a deux mois, tombent aujourd'hui d'une balle en plein coeur.

La Grande-Bretagne est venue remplir sa mission d'assistance et de libération en plein accord avec le Gouvernement d'Union Nationale, au sein duquel étaient représentés tous les partis politiques, y compris le parti communiste insurgé. Mais aujourd'hui, les insurgés ont tourné casaque: ils accusent la Grande-Bretagne de ne pas remplir sa mission d'assistance, mais de pratiquer une politique d'intervention dans les affaires intérieures grecques. Et ils tirent sur ses soldats.

La Grèce n'est pas responsable des crimes commis sur son territoire, pas plus qu'elle n'est responsable de la mort de ceux qui sont tombés en 1944, pour défendre son territoire.

Elle a librement choisi le camp des Nations Unies, pour défendre les mêmes libertés démocratiques, pour poursuivre un but commun.

Aujourd'hui, ce but commun est menacé et la Grande-Bretagne et la Grèce combattent, une fois de plus, côte à côte.

La Grèce n'a qu'un mot à dire: merci. Elle réalise les sacrifices consentis par son Alliée et lui en est profondément reconnaissante. Le sang britannique versé dans Athènes, au pied de l'Acropole, a rendu désormais indestructibles (si besoin en était) les liens existant entre nos deux pays. La Grèce n'oubliera jamais qu'au moment le plus critique de son histoire, au moment où, ayant épuisé toutes ses forces physiques et matérielles dans la lutte contre l'ennemi commun, elle ne dispose plus que de sa flamme intérieure et de sa vitalité, au moment où il s'agit pour elle de se raidir pour vivre ou de périr à jamais, la Grèce n'oubliera jamais qu'elle a pu compter sur l'amitié, l'assistance et l'affection de la Grande-Bretagne.

Athènes, 18 Décembre.

DEMETRIUS D'ATTIQUE

**Poèmes Néo-Grecs****ATHÈNES****(Fragment)**

Jardins ouvrez à l'Amour  
Et faites tonner vos canons, forteresses,  
Voilà la Patrie!

.....  
il existe dans moi les ombres  
les rêves, les éclairs d'une Patrie.

(Du «Chant de la Resurrection» des «Douze Chants du Tzigane» de Palamas).

Dans le glauque royaume de l'Égée  
entre les visions de saphir  
avec les souffles helléniques  
elle respire suavement.

Et quand tes mouettes se rencontrent,  
en contemplant les rochers du Sounium  
Elle tressaille de félicité  
devant les charmes blancs et azurés  
de ton bel amant le Saronique  
elle se réjouit.

Et ma muse ensemble avec mon âme...

Athènes, sous ta douce lumière  
qui unit l'esprit des dieux  
avec le rayonnement des créateurs  
dans le charme sacré de tes marbres,  
dans la sagesse resplendissante de ton Parthénon  
dans le sourire éthéré de tes Korès,  
quel idéal qui élève la vie  
ne trouve-t-il pas son pèlerinage?  
Quelle ville a ta splendeur,  
quel art a la noblesse de ton rythme  
Quelles beautés sont indestructibles comme ta Beauté?

O tes montagnes violettes aux belles lignes  
et tes rivages revêtus de pins  
ou le flot chante les gloires  
et les amours murmurent doucement leurs secrets.

.....  
Les aubes vierges du mont Pentélique  
sont empourprées par les chants matinaux de ton  
[Hymette.

Berceaux de calme et de fraîcheur les bois d'oliviers  
ou broutent les agneaux inoffensifs  
et la rêverie est enlacée avec l'extase.

Chaque coucher de soleil merveille de couleurs  
jaillissement de couleurs trois fois nobles  
avec des heures indicibles, enchanteresses  
ou se dresse nôtre âme comme un cerge  
dans une confession du tréfonds de nôtre être.

Tes soirs enivrent mon âme.  
Ton ciel est une harmonie éparse  
Et le croissant de ta nouvelle lune qui se pavane suave  
comme un regard de la bien-aimée.

1937

.....  
Ta beauté notre Athènes ne s'est pas éteinte  
malgré tout l'infâme esclavage des trois années.  
Et si tu as passé des heures d'atroces souffrances  
et le sang des innocents a arrosé ta terre  
et le laurier pousse avec des feuillages plus épais  
et tresse avec ton olivier des couronnes pour les braves  
Ton Athéné chasse avec son javelot

les hordes des barbares couverts de honte.  
Què dans ton pur éther résonnent maintenant  
majestueux les pœans de la victoire  
Et que le Tzigane glorifie par son violon  
Resurrection et Gloire aux Patries!

Que dans les Colonos les rossignols chantent,  
et que par les fenêtres ouvertes entrent  
dans les maisons que rendait mornes la douleur  
Les hirondelles bénies de la Liberté.  
Que les ports fêtent baignés de lumière  
Et que les feux de joie resplendissent sur les eaux.

Octobre 1944

C. N. CONSTANTINIDIS

**CORFOU**

Là ou vivent encore les Phéaques d'Homère  
Et l'olivier fleurit partout près du cyprès  
Qui se détache sombre sur l'azur de l'infini  
Et l'Orient et l'Occident s'unissent dans un baiser  
Là mon âme a désiré vivre d'une douce vie  
Dans la vision aux pierres grandioses de la terre de

[Pyrrus

Là ou se répandent comme des beautés de rêve  
La mère de l'Aurore, la fontaine de l'harmonie;  
De l'immortel aveugle avec une nouvelle voix Hel-

[lène

Savantes retentissent là les rhapsodies  
Là on respire le parfum des roses  
L'ombre de Solomos, dans les Elysées, et la revit  
Artiste de la lyre, Démodocus, et chante  
Et chante la Patrie, et la gloire de Crète.

COSTIS PALAMAS

**CHANSON MARINE**

Exquisement souffle la brise marine  
La mer se rafraîchit  
Dans ses eaux d'azur le soleil se mire  
Et l'on dirait que jouent amoureusement  
En voltigeant insouciantes  
Les petits poissons aux nageoires dorées  
Sur les flots argentés.  
A côté du fier navire, un dauphin  
Folâtre s'ébat follement.  
Il vogue rapide et derrière lui nous laisse  
Et comme en se pavanant, le cheval marin  
Se ceint de l'écume blanche  
Et nous tourne le dos.

Des mouettes pétries de neige immaculée,  
Elles ont des ailes splendides  
Et guettant quelque poisson,  
Elles ont l'oeil toujours en éveil  
Autour des vergues et des mâts  
Voletent infatigables  
Ou, en sifflant, joyeux  
Plongent au sein de la mer.

Et tout autour les petits vaisseaux  
Voguent sur la mer immense  
Tels de blancs agneaux qui rôdent en broutant  
Avec des bonds joyeux, dans les prés tout le jour  
Et ont les vagues pour pâturage  
Et comme berger le vent.

GEORGES DROSSINIS

## LE BAISER

Les jeunes bergers questionnent Zacharià, leur copain :  
« — D'ou vient dont le carmin intense qui teint tes lèvres ;

Est-ce que tu as mangé des fraises et des framboises ;  
Ou bien est-ce la teinture dont tu teins tes moutons,

« Non, ni fraises ni framboises n'ont point teinté mes lèvres

Ni la teinture qui sert pour teindre mes moutons.  
Ecoutez-moi copains, je vais vous l'avouer :

Sous l'ombre des grands sapins je tondais mes brebis  
Les toisons étaient rouges et rougirent les ciseaux.

Je sors pour faire paître mon troupeau au frais gazon  
Qui pousse au pieds des montagnes, et voilà

Que je trouve aussi les herbes teintées de rouge  
Je descends mes moutons au fleuve pour les faire boire

Je longe le bord du fleuve j'arrive au pied du mont  
Là d'ou jaillit l'eau vive, là ou chante la source  
Et j'ai vu une jeune fille baissée qui buvait avec ses lèvres

Et ses lèvres étaient rouges comme teintées de carmin.  
Et sur toutes les fontaines ou elle se penchait pour boire

Et sur toutes les rivières et sur tous les ruisseaux  
Toutes les eaux devinrent rouges et les herbes rougirent

Et les blanches toisons des moutons, et les ciseaux.  
Je laisse par terre ma houlette, et je suspends mon sac  
Je saisis la jeune fille par les cheveux flottants  
Et je lui baise les lèvres — et mes lèvres en rougirent.

COSTAS CRYSTALLIS

## L'HÉLLENE NOSTALGIQUE

O Hellade! Douce patrie, ton souffle vivifiant  
Guérit les malades comme l'air du Paradis.

Jeune j'ai couru vers des pays libres et glorieux  
Et vers des nations héritières de ta sagesse antique.

J'ai vu là Pnyx, Académies, Parthénon,  
Et les peuples m'offrirent là une seconde Patrie

Mais ma jeunesse qui se fanait et pleurait  
Se souvenait de la chaumière de sa première Patrie

Et parmi les étrangers j'avais  
La poitrine blessée, le coeur saignant par le mal du pays.

A. SOUTZOS

## LA POÉSIE NUE

(Fragments)

POUR TOI

Auprès de toi me brûle et me rescussite  
le désir et l'ardeur du sacrifice

Je voudrais te promettre et te donner  
comme un fruit rouge ma vie.

Et comme Pallas Athéné dans sa main  
tenait la petite Victoire à tête frisée

ainsi, aux ailes déployées ma vie  
je voudrais que tu la prennes de ma main.

Avec quelle jouissance, mon Dieu je monterais  
sur le haut bûcher! Comme je flamberais

avec pour étincelles les noms que je t'ai donnés!  
Avec quelle joie je me disperserai brisé  
Comme l'astre qui se brûle dans son élan,  
Comme l'essaim d'abeilles qui éclate  
oh! avec quelle joie je me briserai pour toi!

## SOLEIL D'HIVER

Avec la conscience qu'ont sans doute  
les fruits qui mûrissent  
nous baignâmes hier nos corps au soleil  
d'un midi d'hiver, -- midi d'or et d'azur.

Pour nous était la terre chaude  
Pour nous, les verts horizons

la lumière immaculée  
et les mains innombrables du soleil.

Dans nous s'épanouissait telle une rose blanche  
la bonté et la vaillance

et nous partageâmes comme du pain notre joie.  
Et comme les années autour de l'arbre

resserrent les anneaux de l'âge,  
ainsi sur nos corps d'éphèbes

l'après-midi ruisselant de soleil  
enroula une écorce toute dorée.

PANDELIS PREVELAKIS

Traduits du néo-grec par Mlle. El. Psarà.

## AUTOMNE DE LIBERTÉ A ATHÈNES

Autrefois tu venais, automne, couvert, de nuages,  
A tes premiers frissons la campagne jaunissait

Les hirondelles partaient, devant ton morne visage,  
Et ta pluie mélancolique et monotone tombait

Cette année-ci... tu éclates comme un Mai triomphant!  
Des roses nourries de sang envahissent tes campagnes

Et dans Athènes glorieuse, innombrables, bleus et blancs

— Jacinthes d'azur, et lis neigeux des montagnes,

Tes drapeaux enivrés du vent de la Victoire

Flottent sous le grand ciel pur dans un délire de joie  
Et le plus beau d'entre eux, par la main de la Gloire,

Superbe au Parthénon s'élève et se déploie.

Cette année-ci -- ô Athènes! -- tes hirondelles reviennent

-- Mère, ouvre tes bras, presse les sur ton coeur palpitant!

Comment ils combattirent, pour toi, aux pays lointains  
Ils te le raconteront appuyés sur ton sein

Entre des larmes de joie et des baisers ardents.

...On se souvient d'un printemps sombre et plus froid  
[qu'un hiver

Qui gémissait sous les affreuses tempêtes de l'esclavage.]

Mais dans ce clair automne aux splendeurs printanières,

Avril et Mai enlacent le Parthénon dans leur mirage.  
Oui, cet automne heureux ne t'apporte point de nuages

Il t'apporte le soleil, le soleil doré de la Liberté!...

Chaque Ulysse s'en revient de ses lointains voyages  
Vers la chaleur de son foyer bien aimé...

Octobre 1944

E. PSARA

Traduit par l'auteur.

# LETTRE D'ATHÈNES

(de notre correspondant spécial)



Les manifestants portant des pancartes «Reconnaisants aux libérateurs Britanniques» et «Grande Grèce» traversent les rues de la Capitale.

Athènes, le 16 Janvier.

En allant dimanche dernier à l'Hôtel de Grande-Bretagne pour voir passer la foule des manifestants sur la Place de la Constitution, je savais bien que les personnes prenant part à cette démonstration ne représentaient qu'une infime partie des nationalistes d'Athènes. Le froid aigu d'un hiver rigoureux, le ciel couvert de gros nuages qui rendait la pluie menaçante, le manque de moyens de transport, me disais-je, empêcheraient bien des gens de prendre part à la manifestation. En sortant pourtant sur un des balcons de l'hôtel qui donne sur la Place, je me suis trouvé devant un spectacle sans précédent. Au moins deux cent mille personnes appartenant à toutes les classes de la société, de l'ouvrier au banquier et de la dame riche du Kolonaki (quartier luxueux d'Athènes) à la femme de peine, se pressaient sur la Place de la Constitution pour exprimer leur joie de la fin de la guerre civile et leur reconnaissance envers nos alliés britanniques. Ils formaient une immense mer humaine qui inondait tout le centre de la capitale... Et il n'est pas sans intérêt de noter que tous ces gens avaient quitté leurs foyers sans s'être donné le mot, sans aucune pression, mûs uniquement par leur patriotisme. Ils étaient venus là pour fêter l'échec d'une tentative de dictature de la part d'une minorité armée et pour exprimer leur gratitude aux troupes britanniques.

Au centre de la Place affluaient les formations des organisations nationalistes EDES, EDEE, ESAS, «X», celles du Comité National, de PEAN et d'un tas d'autres groupements. Il y avait aussi des délégations des employés et des ouvriers des trams et des fonctionnaires de la Municipalité d'Athènes, le Syndicat des ouvriers grecs, les employés de la Banque Agricole, les corporations de la petite industrie etc. L'apparition des étudiants nationalistes de l'Université provoqua une impression monstre quand ils arrivèrent avec leurs bannières et leurs écriteaux portant des inscriptions de ce genre: «Pas d'amnistie», «Anglais, les Grecs vous sont reconnaissants», «Vivent Churchill et Scobie», «Vive Churchill, le père de la Liberté» etc. Comme l'heure avançait, les premières formations de Spitfires anglais apparurent à l'horizon. L'enthousiasme du peuple atteignit alors son point culminant. Les slogans

qui sortaient des poitrines des Athéniens, ces poitrines qui ne reculèrent pas devant les hordes des trois conquérants, se faisaient écho indéfiniment: Churchill-Scobie, Churchill-Scobie... Des milliers de photographes du Roi des Hellènes, du Roi d'Angleterre et des chefs alliés s'élevaient par dessus le flot humain. Un cri dominait les autres pendant toute la durée de la démonstration: «Grande Grèce», «Grande Grèce», «Erchete» «Erchete» (1).

Après quatre ans d'esclavage et de terreur, pour la première fois, sans peur, le peuple d'Athènes demande le retour de son Roi et l'acclame avec enthousiasme. La terreur qu'exerça la minorité des criminels avec l'aide des Allemands, des Italiens et des Bulgares durant les mois tragiques qui suivirent la libération n'a pas permis au peuple d'exprimer librement ses sentiments. Je dois avouer en toute sincérité que le nombre de ceux qui demandaient le retour du Roi Georges II m'étonna. Il est bien plus grand de celui que je m'imaginai.

Ce cri qui faisait vibrer les cœurs, c'était quelque chose de plus que le cri du peuple athénien. C'était le cri de la nation, d'une nation qui veut vivre et occuper la place qui lui revient, la place à laquelle elle a droit dans le concert des nations civilisées, d'une nation qui, pendant des années, a arrosé de son sang ce coin très pauvre de la Méditerranée orientale. Les expressions de la joie populaire pour le Gouvernement et son chef le général Plastiras furent aussi très enthousiastes. Des hurrahs furent aussi poussés pour l'ancien premier ministre M. Papandréou qui, d'un balcon de l'hôtel de Grande-Bretagne, salua les manifestants.

Le Comité organisateur de la manifestation avait de bonne heure pris place sur le grand balcon central du Ministère des Communications, sur ce même balcon d'où il y a trois mois, l'ancien premier ministre M. Papandréou avait prononcé devant une grande foule son discours historique à l'occasion de la libération. Pour fêter la fin de la guerre civile, les orateurs étaient au nombre de trois, chacun d'eux représentant une classe sociale distincte. Leurs discours furent simples



Les manifestants portant des photos du Roi des Hellènes Georges II et des drapeaux traversent les rues d'Athènes

(\*) Il vient, Il vient (allusion pour la rentrée du Roi des Hellènes).



*Les représentants Britanniques examinent les cadavres des victimes de l'Elas déterrés à Peristeri.*

et pleins de vérité. Ils furent sans cesse coupés par les applaudissements et les vivats des manifestants.

Le Secrétaire-Général de la Ligue des Ouvriers de Grèce prit le premier la parole. M. Hadjimikhailis déclara notamment: «Si cette mutinerie sans raison morale porta atteinte aux intérêts de notre pays, elle nous préjudicia spécialement à nous ouvriers». L'orateur ajouta que la ligue avait été en contact avec le Parti travailliste anglais et que par des télégrammes et des communiqués elle avait prouvé aux peuples anglais et américain que le droit n'était pas du côté de ceux qui avaient provoqué la guerre civile.

M.J. Bernitsas, Président de la Ligue des Industriels de Grèce, parla dans le même sens. «Nous nous inclinons, a-t-il dit, devant les tombes des soldats anglais qui sacrifièrent leur vie pour assurer la liberté de la Grèce. Nous exprimons notre reconnaissance nationale envers la Grande-Bretagne et M. Winston Churchill, ce grand philhellène qui n'hésita pas à venir en Grèce pour sauver notre pays de la débâcle. Reconnaissance nationale également envers M. Antony Eden et envers le Maréchal Alexander qui deux fois en vingt jours se rendirent à Athènes pour aider sur place le peuple grec. Reconnaissance nationale enfin envers le Général Scobie qui demeura toujours inébranlable dans ses principes et dont la politique visa toujours à limiter le plus possible le sacrifice du sang grec pendant les combats d'Athènes».

La fin du discours de M. Bernitsas fut saluée par des longs applaudissements.

En dernier lieu, le Professeur D. Balanos, de l'Académie d'Athènes, parla au nom de l'Association des professeurs d'université.

Après la fin de son discours qui fut longuement acclamé, la foule à genoux, chanta l'hymne national ainsi que le «God save the King», tandis que le Comité organisateur déposait une couronne sur la tombe du Soldat Inconnu. Puis la foule avec le comité en tête



*Sir Citrin avec les délégués travaillistes examine les corps déterrés à Peristeri et qui portent les marques de la cruauté de l'Elas.*

défila dans la rue Panepistimiou. A peine avait-elle atteint le Quartier-général britannique qu'elle se livra à des ovations indescriptibles en faveur de la Grande-Bretagne et du général Scobie, obligeant ce dernier à paraître au balcon et à prononcer quelques mots. Voici ce qu'il dit:

«Je vous remercie pour vos expressions de joie spontanée qui m'émeuvent spontanément. Je suis particulièrement heureux de voir que cette foule comprend toutes les classes laborieuses de la population. A maintes reprises j'ai déclaré que les forces sous mon commandement défendraient les libertés du peuple grec en présence de tout mouvement révolutionnaire d'où qu'il vint. Il était depuis longtemps évident que les libertés populaires étaient exposées aux menées d'une dangereuse minorité. Je suis persuadé que la conspiration avait des racines profondes et que le moment où elle eut lieu avait été choisi avec soin. Cette initiative surprit mes forces en état de dispersion, occupées qu'elles étaient à la réhabilitation du pays et à l'aide et à l'assistance au peuple grec. Je suis heureux de constater que la véritable libération de la population d'Athènes et du Pirée, en dépit de tout ce qui se passa entre temps, s'est accomplie avec succès. J'espère que la manifestation d'aujourd'hui ne sera pas sans influence sur l'opinion publique qui malheureusement se révéla être très mal informée sur les affaires grecques, et que vous reviendrez tous à vos travaux avec toute l'énergie dont vous êtes capables, pour coopérer au succès de la tâche qui a pour but de donner au peuple grec l'aide dont il a tant besoin».

L'allocution du général Scobie fut hachée par les applaudissements et les acclamations de la foule délirante. Ensuite, le maire d'Athènes, M. Skliros prit la parole et annonça que par décision du Conseil Municipal, le Général était proclamé citoyen honoraire de la capitale.

M. CHRISANTHACOPOULOS

## LIBERTÉ DE 1944

*Que la parole brise les chaînes  
Et que notre cri unique reste :  
" Au dessus de notre terre  
Que l'esprit se déploie.*

*Car, déchirant le suaire  
Du tombeau enfin émerge  
L'Hellade rescussitée  
Avec un nouveau glaive puisant.*

*En touchant le ciel avec lui  
Elle gravera, solennelle,  
En Pensée en Action  
La page d'Histoire nouvelle.*

*Que nous autres pour la garder,  
Avec des mains blessées,  
Nous élaborons incessamment,  
Digne d'elle, l'arche sacrée.*

ANGELOS SIKELIANOS

Traduit du néo-grec par Mlle. El. Psarà.

## KORYTZA, LA CHATAIGNERAIE (?)

La ville de Korytza, dont il a été tellement question dans les opérations qui se déroulèrent sur le front macédonien, a une histoire étroitement liée, pendant plus de deux siècles avec le rayonnement des lettres et de la pensée grecque dans cette partie de la Macédoine Occidentale et de l'Épire du Nord.

Située sur la lisière sudorientale d'un bassin long de 50 kilomètres et large de vingt, elle se trouve à une distance de 55 kilomètres au S.O. de la ville de Bitoli (Monastir) de 175 km. de Jannina et de près de 80 km. de Florina, à une altitude de 860 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le bassin de Korytza est entouré de montagnes de Xirovouni (Malithati) et Svezda au N. du Mont-Tomori à l'O. et du Mont-Xiari au S. ce dernier constituant les contreforts du Mont-Gramosch, et à l'Est par le Gramosch (Vocion) lui-même, lequel est la continuation du Pinde. Le bassin est traversé par la rivière de Dévoli qui le rend très fertile. Cette rivière forme, à son passage, le lac Malik, au N. de Korytza. On pénètre dans le bassin de Korytza du côté de l'Épire du Nord par le col de Kiari et du côté de l'Albanie par le défilé du lac Malik, et, enfin, de la Macédoine par un sentier situé près du village de Tsangoni. La région de ce bassin a vu, au Moyen-Âge des villes florissantes, telles que Moschopolis (ou Voskopolis), Selastros (aujourd'hui Sverna), Otaris, Voskopio, Emboria, Linopolis et d'autres.

Appelée par les Turcs Guridjé, par les Albanais Korçe (prononcé Kortsché) et par les Slaves Goritza, elle était, pendant l'administration turque, le chef-lieu d'un sandjak (mutessarifat), relevant du vilayet gouvernement général de Jannina et comprenant les cazas (kaïmakamliks ou sous-préfectures) de Korytza Kesrié (Castoria), Kolonia et Starovo, plus 6 mahiés (cantons) avec, en tout, 439 villages et une population de 159.378 habitants. La ville elle-même avait alors une population de 18.000 âmes (25.598 d'après le recensement de 1923). Elle est traversée par le Morava, affluent du Devoli et qui prend sa source sur la montagne dont elle porte le nom. Cette rivière sépare la ville en deux parties, le «varos» (1), où se trouvent les habitations, et le Casaba (= ville), quartier commercial.

\* \* \*

L'étymologie du nom de Korytza n'est pas bien établie. Selon les Skipétars, il viendrait du mot albanais «korytza», qui signifie «châtaignier», tandis que d'autres disent qu'il est une altération du nom de la ville médiévale de Kourestou. Il en est de même de l'époque de sa fondation.

Selon un ancien registre (codex) du siège métropolitain grec orthodoxe de Corytza, la ville aurait été bâtie en 1490, sous Bayazid II, Sultan de Turquie. Selon une autre version elle aurait été fondée, un peu auparavant, par un renégat chrétien du nom d'Ilias (Elie) bey, originaire du village de Panariti. Le Sultan Mehmed II le Conquérant, quand il traversa la ville, en aurait accordé l'usufruit à cet Ilias

bey, probablement à titre de majorat (mustena vakouf). La famille de ce bey est, en effet, restée usufruitière de ce majorat. Ilias bey occupait auprès de Mehmet II la dignité de grand écuyer (en turc émîr-ahor ou imrahor). On l'appelaient «Kodja-Imrahor», c'est-à-dire le «vieux Grand écuyer» et la première moitié de ce nom (Kodja) aurait pris pour désigner la ville. Il y a, naturellement lieu d'accueillir cette étymologie, comme aussi d'autres, *cum granosalis*.

Avant le XV<sup>ème</sup> siècle, Korytza végétait à côté de la ville voisine de Moschopolis. Mais, quand celle-ci fut incendiée et mise à sac par des bandes albanaises, ses habitants se réfugièrent à Korytza, où ils transportèrent leur activité, commerciale en même temps qu'intellectuelle. Située aux confins de l'Épire, la Macédoine et l'Albanie, Korytza devint un foyer de rayonnement des lettres grecques non moins qu'un centre de commerce important. On y faisait surtout le commerce des fourrures.

Lors de la révolution grecque de 1821, Korytza y participa par nombre de ses enfants. Un seigneur turc de Larissa, Malamont (?) pacha, ayant appris que les Korytziens avaient apporté leur contribution à la lutte de la nation hellénique pour son indépendance en fit venir devant lui 32 notables Grecs et demanda la somme de 800.000 piastres à titre de rançon pour les laisser en vie. N'ayant pu verser cette somme énorme pour cette époque-là, ils furent jetés en prison. C'était en 1823.

Ils ne furent libérés qu'en 1824, après avoir signé une reconnaissance par laquelle ils s'engageaient à payer au bey une somme de 200.000 piastres dès qu'ils seraient de retour chez eux.

\* \* \*

L'action civilisatrice de la ville de Korytza, en tant que centre de rayonnement de la culture grecque dans cette partie de l'Épire du Nord et de la Macédoine, commence au XVIII<sup>ème</sup> siècle. La première école grecque y fut fondée en 1724. Dès 1850, Corytza peut rivaliser avec Jannina, autre grand foyer des lettres grecques. Sur l'initiative du métropolitain de Corytza et Préméti, Néophytos, et de Jean Bangas, commerçant grec, originaire de Corytza, les Corytziens établis en Égypte créèrent une caisse spéciale, dotée de fonds dont les intérêts devaient servir à l'entretien d'écoles de leur patrie. Ce noble exemple fut bientôt suivi par les Corytziens établis en Roumanie et c'est ainsi que les fonds de cette caisse pouvaient, pendant des années, suffire à maintenir le niveau de l'instruction grecque dans toute cette éparchie. En 1843, fut créé à Korytza, sur les fonds du legs Jean Bangas, un gymnase (lycée) grec à six classes reconnu égal à ceux de la Grèce, et doté d'une bibliothèque et d'un laboratoire de chimie et physique. Il y avait en outre, dans la ville de Corytza, une école supérieure de filles à huit classes, deux écoles primaires, entretenues sur le legs Anast. Aramidès de 600.000 francs en or, deux écoles élémentaires pour garçons et deux pour filles, avec, en tout, 25.000 élèves et 50 professeurs et instituteurs.

(1) Cet mot a été emprunté par les Turcs aux Hongrois et désignait la patrie d'une ville située en dehors de la citadelle. En grec on disait Βαράσι.

Ce régime scolaire fut maintenu jusqu'en 1916, où, la ville ayant été évacuée par les troupes grecques et occupée par les Français, ces derniers fermèrent les écoles grecques d'abord pour cause de réquisition, afin de s'en servir pour le cantonnement de soldats français, ensuite sur l'intervention des Albanais auprès des Français. Le 15 mai 1920 fut signé à Kapestitza — cette même Kapestitza dont il fut question dans les incidents de frontière du 26 octobre 1940 — entre Grecs et Albanais, un protocole stipulant que les écoles grecques et les églises fonctionneront librement en Albanie (article 2). Ce protocole était signé par M. L. G. Iliakis gouverneur général de la Macédoine Orientale et par le général de division N. Tricoupis, comme représentant du gouvernement hellénique; par Echref, directeur général des travaux publics du gouvernement de Tirana, Georges Ratzis, président du conseil des notables, Nicolas Zoï, directeur des Finances, et le capitaine Salaheddin Deloshmi, en qualité de représentants du gouvernement albanais. En exécution de ce fameux protocole les écoles grecques furent rouvertes et purent fonctionner jusqu'en 1921, puis, en violation flagrante du protocole, portant tant de signatures albanaises, elles furent fermées par le gouvernement albanais. C'est la triste histoire des violations et oppressions qui commencèrent à partir de cette date.

Pendant l'occupation française, un lycée français fut créé à Corytza et, plus tard, furent aussi ouvertes des écoles albanaises. Vers la même époque Corytza eut un journal albanais, la «Gazette Korçès» et un périodique le «Brumbulli» (= hanneton).

\* \* \*

L'histoire de Corytza pendant la deuxième décennie de notre siècle est pleine de péripéties, marquées surtout par l'héroïsme de l'armée grecque. Dans l'histoire militaire des guerres balkaniques, la ville remplit le chapitre connu comme «les opérations de Corytza».

Les troupes qui se trouvaient alors en face de l'armée grecque étaient commandées par le général Djavid pacha. Elles avaient occupé les issues des passes qui conduisent à la vallée du Devoli, c'est-à-dire l'espace autour de Biglitsa et à l'Est jusqu'à la hauteur de la ligne Varnik-Kapestitza-Visotzitza. Ces troupes avaient, du 29 novembre au 2 décembre 1912, repoussé les faibles éléments de couverture grecs de cette région, soit un régiment de cavalerie et quelques compagnies de la 6ème (Florina) et de la 3ème division (Castoria). Mais, comme il fallait délivrer Corytza et, d'autre part, se frayer le passage vers Jannina par Leskovik, la «section d'armée» formée à cet effet, sous le général Damianos, avec les 3ème et 6ème divisions, un détachement de la 5ème et un régiment de cavalerie, donna à ses unités l'ordre de se trouver le 4 décembre aux positions qu'elle leur indiquait. Il y eut alors, du 5 au 8 décembre 1912 une série de combats, «les opérations de Corytza».

La section d'armée donna, pour le 6 décembre l'ordre d'une avance générale vers l'O. afin de se rendre maîtresse de la vallée du Devoli, car l'occupation de celle-ci était la préparation indispensable pour l'avance ultérieure vers Corytza. Les opérations furent conduites par les officiers grecs avec

beaucoup d'habileté et exécutées par les troupes avec une vaillance remarquable. La conséquence fut que dans la matinée du 7 décembre, Djavid pacha donna à ses troupes l'ordre de la retraite. La ville de Corytza fut, sans coup férir, occupée par l'armée grecque le 7 décembre.

Les Corytziens accueillirent les troupes grecques avec toutes les manifestations d'une vive allégresse. Le drapeau grec flottait sur toutes les maisons. L'armée grecque fut conduite à la cathédrale où un Te-Deum fut chanté.

A partir de ce moment Corytza traverse les mêmes péripéties que l'Épire du Nord qui, toute entière, fut occupée par l'armée du général Damianos, avançant victorieux de Corytza vers Jannina.

Le 17 février 1914 fut proclamée l'indépendance de l'Épire du Nord et un gouvernement y fut constitué sous Georges Zographos, tandis que l'essai de former un État albanais indépendant continuait. Presqu'en même temps, Corytza fut évacuée par les troupes grecques et occupée par les Albanais. Un mois après, il y eut une révolte contre la domination albanaise. Le mouvement fut noyé dans le sang (19-25 mars 1914), car les habitants manquaient de munitions. Il coûta la vie de 114 personnes dont 7 femmes. Quelques temps après, le 24 juin, Georges Tsontos Vardas, officier de l'armée grecque, à la tête d'un faible corps de volontaires, réussit à prendre Corytza d'assaut.

Entretiens les six puissances du concert européen d'alors, ayant reconnu que la lutte avait été gagnée par les Nordépiotes, recommandèrent à la Grèce de maintenir l'occupation de l'Épire du Nord. Celle-ci fut alors considérée comme partie intégrante du Royaume de Grèce et ses députés, 10 pour Argyrocastro et 6 pour Corytza, siégèrent au Parlement grec à Athènes.

Malheureusement, par le protocole de Florence du 17 décembre 1913, l'Épire du Nord fut adjugée à l'état albanais, et cette décision fut notifiée à la Grèce par la note du 13 février 1914, qui invitait la Grèce à retirer ses troupes des territoires ainsi détachés. Immédiatement après, Corytza fut remise aux Albanais. Mais le protocole de Corfou du 17 mai 1914 prévoyait un statut spécial pour les districts de Corytza et Argyrocastro. Le 23 juin Corytza fut réoccupée par les Épiotes. Et comme l'anarchie ne cessait pas en Albanie, les puissances donnèrent à la Grèce le mandat d'occuper l'Épire du Nord afin d'y assurer l'ordre.

Au cours de la guerre mondiale, la politique de la neutralité, suivie au commencement par la Grèce, servit à l'Italie de prétexte pour s'emparer de l'Épire du Nord, sauf Corytza qui fut occupée par les troupes françaises.

A la conférence de la paix, la Grèce demanda l'annexion de l'Épire du Nord. L'Italie s'y opposait. Mais le litige gréco-italien fut réglé par l'accord Vénizelos-Tittoni du 29 juillet, par lequel l'Italie prenait l'engagement de soutenir les revendications helléniques sur l'Épire du Nord. L'Italie devant recevoir un mandat sur l'Albanie. Mais finalement la Conférence, dite «des ambassadeurs», refusant de reconnaître tout ce qui avait précédé, se prononça pour l'annexion de l'Épire du Nord — Corytza v comprise — à l'Albanie.

# ECHOS et NOUVELLES

## Le 1er Janvier à la Légation de France

A l'occasion du 1er Janvier S.E. le Ministre de France et Madame Jean Lescuyer ont reçu au Palais de la Légation à Guiza un grand nombre de Français civils et militaires ainsi que les innumérables amis de la France venus pour présenter leurs souhaits.

M. Pierre Jouquet, Président du Comité National Français prononça au cours de la réception une allocution inspirée où il exprima la joie des Français de revoir les trois couleurs flotter sur le mat de la Légation. Il assura le Représentant officiel du gouvernement de la République du dévouement et du loyalisme des Français d'Egypte et conclut sa magnifique allocution dans les termes que voici.

Allocution de M. Pierre Jouquet.

\*\*\*

Je prévois, Monsieur le ministre, que vous allez nous parler de l'union, nécessaire, nous le savons: le Président du gouvernement l'a proclamé: la France a besoin du service de toutes ses filles et de tous ses fils. Pour nous, un pareil mot d'ordre est un ordre, parce que, pour avoir été transmis par le général de Gaulle, il nous apparaît comme le cri désespéré de la Patrie. A plus de quatre ans d'intervalle, il fait écho à l'appel lancé de Londres le 18 juin 1940, un appel à l'union lui aussi mais qui ne fut guère entendu par ceux qui réclament aujourd'hui l'union avec le plus d'insistance. Ce n'est pas la première fois qu'il s'agit d'elle. Malheureusement elle occupait surtout les conversations dans le temps où l'on nous conviait aux embrassements qui devaient nous étouffer, et nous n'avons pas perdu de vue ces machinations africaines contre l'alliance déjà scellée de la résistance intérieure du peuple de France et la résistance extérieure patiemment organisée par l'effort du comité de Londres.

Si elles ont fait courir les plus graves périls à la cause de la liberté, elles ne pouvaient que s'effondrer dans l'échec le plus tragique. Mais l'esprit qui les animait a-t-il vraiment cessé de souffler? Une union efficiente exige tout de même sinon l'unanimité parfaite, du moins une certaine sympathie des coeurs. Cette sympathie peut-elle exister entre ceux qui pendant quatre ans ont travaillé pour l'union dans la résistance et les hommes qui n'ont cessé pendant quatre ans de calomnier et d'énervier leurs efforts? Il faudrait alors que ces derniers reniasent les illusions qui les ont jetés dans la soumission à des chefs indignes qui de capitulation en capitulation menaient la France à la servitude. Certes, Vichy est mort et son cadavre pourrit quelque part en Germanie; mais son esprit est encore vivant. Il s'est insinué dans certains groupes qui sont devenus les membres malsains de la Nation. Il

nous envoie jusqu'au Caire ses ambassadeurs officieux discrets missi dominici dont les conversations habiles, répandent des vues qui se figent en slogans. J'ai trop de confiance dans le patriotisme bon sens de mes compatriotes du Caire pour craindre excessivement les effets de cette propagande bien que nous n'ayons que trop connu, en d'autres temps, ceux de la propagande de Berlin et nous voulons espérer que les renseignements émouvants et précis qui nous viennent chaque jour de France montrer clairement à tous que ce n'est vraiment pas dans cette atmosphère que le peuple de France qui vient de conquérir dans la torture et le sacrifice la liberté de ses bras et de son âme entend travailler à la restauration de son pays.

\*\*\*

Demain on va s'apercevoir peut-être comme l'a proclamé le général de Gaulle, que la victoire ne saurait être gagnée sans la grande armée de la France et demain toute notre jeunesse obtiendra ce qu'elle réclame depuis la libération, des armes pour se battre contre l'éternel ennemi. Or cette jeunesse ne sera sans doute pas disposée à recevoir les leçons de ceux qui ont attendu celles des chancelleries étrangères pour reconnaître de quel côté était la France, car la France, c'est elle, et elle sait très bien pour quelles conquêtes elle veut mener son combat. D'abord pour la France, pour les réalités de la France, pour son territoire, ses fleuves, ses montagnes, ses routes et ses ports, tous les éléments de sa légitime prospérité et de sa légitime puissance — mais aussi pour sa grandeur! Or, où met-elle sa grandeur de la France? Il est naturel que certains publicistes veuillent la réduire à ces réalités qu'ils appellent les réalités de l'histoire, car une pareille conception justifie seule la politique des hommes d'Etat de la défaite qui, s'ils ont jamais cherché le salut de la France, pensaient le trouver dans l'intrigue, la manoeuvre, le louvoisement entre les puissantes nations. Pour pratiquer ce machiavélisme médiocre, — la seule ressource d'ailleurs qui leur restait après la collaboration acceptée, — ils se croyaient des Machiavel, et ils n'auraient peut-être pas eu tort, si leur maître Hitler, qui les avait prévus dans Mein Kampf, ne s'appropriait déjà à souffler sur leurs châteaux de cartes, quand la victoire, ayant changé de camp, les a définitivement renversés.

Mais ce n'est pas dans de pareilles combinaisons que les Français voient la grandeur de la France et la France sait qu'il y a des réalités plus hautes que celles que nous définissions tout à l'heure selon les admirateurs de Frédéric II et de Machiavel! Ces réalités ont assez de force, maintenant, pour renverser le monstrueux Hitler lui-même.

\*\*\*

Il y a quelques jours à peine, aux Amis de la Culture française, notre collègue le professeur A. Boyé définissait l'esprit de justice qui a toujours marqué les spéculations des plus grands juristes de France, depuis Beaumanoir jusqu'à Gény, Duguët, Hauriou, — esprit de justice opposé au légalisme pharisaïque des Etats totalitaires par les modernes tyrans pour justifier les chaînes sous lesquelles ils veulent accabler les peuples pris dans le carcan de l'ordre nouveau.

Où croyez-vous que ces juristes aient puisé cette passion pour la primauté de la justice? Dans leur christianisme, aux temps chrétiens? dans leur humanisme, au temps de la renaissance? dans les principes de la grande Révolution? dans l'expérience politique si riche de notre temps? Sans aucun doute! Mais ces penseurs l'auraient-ils manifestée avec tant de force si cette paradoxale passion n'était pas une intuition profonde de la conscience française. Le peuple de France reçoit de ses sages et de ses saints les préceptes et les exemples qui façonnent son âme mais comme c'est de lui que naissent ces sages et ces saints, il sait refondre leurs leçons à l'ardent foyer de son coeur pour en faire l'acier incorruptible de ses armes.

Et c'est ainsi qu'il s'est toujours battu pour toutes les grandes causes. Il se battra demain pour la France, mais aussi pour les justes aspirations de la démocratie universelle. Ah! je sais bien qu'on a mis dans ce grand mot de démocratie bien des choses, qui ne sont pas toujours louables, et qu'il se charge de diverses significations, mais pour en découvrir le vrai sens, celui qui ne contredira pas cette primauté du droit que presque tous nos écrivains proclament et qui doit être le signe des temps nouveaux, nous pouvons compter sur le génie de la France!

\*\*\*

Allocution de S.E. M. Jean Lescuyer  
Ministre de France

S.E. M. Jean Lescuyer prononça également l'important discours dont ci-après le texte intégral.

Monsieur le Président,

Je vous remercie de vos aimables paroles, dont j'ai été vraiment très touché. Je tiens aussi à me joindre à l'hommage que vous avez adressé à Monsieur de Benoist, qui pendant ces années a si courageusement défendu les intérêts de la France en Egypte. Avec vous je lui adresse nos plus vifs remerciements pour son action si féconde.

Excellence, Mesdames, Messieurs.

Mes chers compatriotes,

Je n'ai pas besoin de vous dire la joie que j'ai à me retrouver parmi vous et à rencontrer nombres de vieux et fidèles amis que j'ai pu connaître et apprécier lors de mon précédent séjour en Egypte. Mais, mon plaisir est augmenté du fait que nous nous retrouvons ici, dans cette légation de France où flottent de nouveau les couleurs na-

tionales, symbole du retour de notre pays à la place qu'il doit occuper dans le monde.

\*\*\*

On ne peut songer à ce magnifique redressement de la France au cours de l'année qui vient de se terminer sans évoquer le nom du général de Gaulle et l'effort de nos soldats à qui nous le devons. C'est avec ferveur et reconnaissance que nous pensons aux combattants de Bir Hakim, à ceux de Tunisie et enfin à ceux de France, qui à peine armés, à peine vêtus ont, grâce à un héroïsme étonnant libéré si rapidement le sol de notre patrie. Ce retour si magnifique de la France dans la voie glorieuse que lui impose une histoire incomparable c'est à eux que nous le devons. C'est à eux que nous devons d'avoir repris notre rôle de grande puissance et de pouvoir parler avec autorité dans les conseils qui préparent l'organisation du monde de demain.

\*\*\*

Dans cette nouvelle atmosphère créée par l'héroïsme de nos soldats, la première tâche de notre diplomatie était de nous assurer pour l'avenir la sécurité sans laquelle il n'est pour un peuple ni travail utile ni progrès réel. Un grand pas dans cette voie vient d'être fait, imposé par la géographie, mais dicté en même temps par la sympathie qui a toujours marqué les relations de la France avec la Russie. Ces deux pays ont, en effet, toujours vécu sous la même menace, celle du danger allemand. Recevant les premiers coups, envahis les premiers, il était naturel qu'ils s'entendissent les premiers pour écarter un danger commun. C'est ainsi que vient d'être signé à Moscou un pacte d'alliance et d'assistance mutuelles, dont vous avez tous compris la portée considérable.

Mais, notre sécurité doit être assurée sur de plus larges bases encore et des négociations seront dans ce but menées avec notre amie l'Angleterre, avec laquelle nous avons été liés dans le malheur comme dans la victoire depuis 1939. Enfin avec l'Amérique nous étendrons cet ensemble d'accords en le mettant non plus seulement à la mesure de l'Europe mais à celle du monde entier.

Telle est l'oeuvre de grande envergure à laquelle se consacre M. Bidault sous la direction du général de Gaulle.

\*\*\*

Mais, si tels sont les buts actuels de notre politique étrangère, il faut avant tout songer à la guerre qui malheureusement se rappelle à nous de façon particulièrement tragique ces derniers jours. Le monstre germanique, traqué à travers l'Europe, repoussé dans sa tanière, peut encore frapper de terribles coups. Comme moi, vous avez dû penser avec angoisse aux pauvres populations belges, libérées au cours de l'automne et qui connaissent de nouveau l'occupation allemande et sans doute une occupation plus terrible que jamais. Je ne cache pas que tous ces derniers jours, je frémissais pour nos

compatriotes des Ardennes menacés eux aussi. Heureusement, il semble que le danger soit écarté, mais c'est un rappel sérieux pour nous à la nécessité de consacrer à la guerre jusqu'à son dénouement dans la victoire toutes nos pensées, tous nos efforts.

\*\*\*

Nous pouvons, à cet égard, trouver un exemple salubre et réconfortant dans l'attitude de nos compatriotes de la métropole, dont toute l'activité se déploie actuellement à armer le pays et à réparer toutes les ruines accumulées par quatre ans d'occupation ennemis. Ecartant les vaines discussions, oubliant les divergences politiques du passé dans la certitude d'une application équitable de la justice, chacun se consacre à sa tâche en y mettant tout son coeur. Aussi les résultats sont-ils remarquables. Chaque jour une nouvelle unité peut être envoyée au front, une nouvelle ligne de chemin de fer est rétablie assurant le ravitaillement des armées, et en même temps rendant au corps de la nation, les moyens indispensables de circulation. Nous ne devons pas nous montrer inférieurs à nos frères de la Métropole.

\*\*\*

Je sais, d'ailleurs, mes chers compatriotes tous les sacrifices en hommes et en argent que vous avez faits au cours des 4 années passées et l'ampleur de vos efforts pour envoyer à nos armées et à nos pauvres populations civiles des secours de toutes sortes. Je vous félicite et vous en remercie. Privilégiés comme nous le sommes ici, nous ne ferons jamais assez pour nos frères de la Métropole qui ont connu l'horrible domination ennemie avec toutes ses horreurs et toutes ses privations. Je suis certain, mes chers compatriotes, d'être votre interprète en adressant au général de Gaulle, en votre nom, l'expression de nos souhaits respectueux en même temps que celle de notre profonde admiration et de notre entier dévouement.

\*\*\*

Je remercie les prélats et les amis de la France qui ont bien voulu honorer de leur présence cette réunion, enfin je ne veux pas terminer sans exprimer ici notre respectueuse gratitude à Sa Majesté le Roi et notre reconnaissance au gouvernement présidé par S.E. Ahmed Maher pacha pour l'hospitalité qui nous est si généreusement offerte sur la terre d'Egypte.

#### A l'Institut d'Egypte

Après la séance publique du 8 janvier 1945, les membres de l'Institut d'Egypte, réunis en comité secret, ont procédé aux élections pour le nouveau bureau. Ont été élus: Président: M. P. Jouguet, Professeur à la Faculté des Lettres Université Fouad 1er. Vice-présidents: Dr. A. Lucas, S.E. Osman Kamel Ghaleb bey, Secrétaire général-adjoint: M. le Prof. Ch. Kuentz, directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale. Comité des Publications: S.E. cheikh Moustapha Abdel Razeq



M. PIERRE JOUGUET  
Président de l'Institut d'Egypte

pacha, ministre des Wakfs, M. le Dr. G. W. Murray, M. O. Guéraud, M. le Dr. Max Meyerhof.

#### Le Ministre d'Egypte en France

S.M. le Roi a signé un rescrit nommant S.E. Mahmoud Fakhry pacha, envoyé extraordinaire de première classe auprès du gouvernement espagnol, comme Envoyé Extraordinaire et ministre plénipotentiaire de première classe auprès du gouvernement provisoire de la République française.

S.E. Fakhry pacha occupait les fonctions de ministre d'Egypte à Paris en 1939. Au moment de l'effondrement de la France il continua à représenter son pays à Vichy et ce n'est que lorsque le gouvernement égyptien décida de suspendre ses relations avec Vichy que Fakhry pacha fut nommé à Madrid.

#### En l'honneur de S.E. le Ministre de France

S.E. M. Jean Lescuyer, Ministre de France, s'est rendu à Alexandrie pour prendre contact avec la colonie de cette ville.

La colonie française d'Alexandrie, réunie le 9 Janvier par le Comité National Français et l'Union Française des Anciens Combattants, recevait à la Maison de France, rue Nébi Daniel, le Ministre de France.

M. Raminger, vice-président du Comité National, en l'absence de M. Hemmerlé, président, prononça une allocution, pour rappeler les activités du Comité National, de la Maison d'accueil, du Centre d'hébergement, du Comité d'assistance aux régions libérées, de la Croix Rouge Française etc.

Il souligna aussi que la France et les Amis de la France associés dans un

même effort et dans un même but, avaient fourni aux oeuvres françaises de guerre plus de cent mille livres égyptiennes.

M. Bylliauw, président de l'Union des Anciens Combattants, parla du rôle de l'Union et de ce qu'elle avait fait pour les Héros de Bir Hakim et leurs camarades de la France Combattante.

M. Lescuyer, prenant ensuite la parole, remercia l'assistance et lui rappela que la patience est une vertu française, qu'il allait s'en armer et continuer avec courage et assiduité l'oeuvre si bien commencée.

Il termina en adressant ses vœux à M. Dutard, consul général de France ainsi qu'à toute la colonie.

\*\*\*

Le soir, le Consul Général de France et Mme. Dutard offraient à l'«Hôtel Méditerranée», un banquet en l'honneur du Ministre de France, Mme et Mlle Lescuyer.

Les invités comprenaient en outre, S.E. Abdel Khalek Hassouna bey, le Dr. Puy Haubert, le lieutenant de vaisseau Mittelmann, M. Marcel Fort, M. Delprat, le lieutenant Alby, M. Laforge, M. Gaudaire, M. Mme et Mlle Raminger, M. et Mme Geisenberger, M. et Mme Bylliauw.

\*\*\*

Le lendemain le Consul Général de France et Mme Jacques Dulard avaient convié un grand nombre de personnalités à prendre le thé dans leur élégante villa du Rond Point.

Ceci permit aux notabilités alexandrines de rencontrer S.E. le ministre de France et Mme Lescuyer.

Le Consul Général et Mme Dutard reçurent leurs invités avec cette amabilité qui leur a valu de si nombreux amis dans la ville d'Alexandrie.

Ce fut une réception charmante dans les traditions du consulat de France.

Parmi les invités, on notait S.E. le gouverneur d'Alexandrie, le Iewa Baker pacha, commandant de la police, le corps consulaire, la magistrature, la presse et de nombreuses personnalités du monde de la Finance, de la Banque, des affaires etc.

### **La Légation d'Egypte à Washington serait élevée au rang d'ambassade**

On annonce que des pourparlers seraient engagés depuis quelque temps entre le gouvernement égyptien et américain au sujet de l'élévation de la représentation diplomatique des deux pays au rang d'ambassade.

### **Le Ministre de Chine rend visite au Vice-Directeur de l'Azhar**

Le matin du 7 Janvier S.E. M. Hiu Nientcheng l'actif et distingué Ministre de Chine a rendu visite à S.E.M. Cheikh Maamoun El Chennaoui, vice-recteur de l'Azhar, dans son bureau à la direction des Etablissements Religieux.

La conversation des deux éminentes personnalités a roulé sur le raffermissement des relations culturelles entre l'Egypte et la Chine. A ce propos, le Ministre a souligné que ce sont les relations culturelles qui rendent plus forts les liens islamiques et qu'il existe en Chine 50 millions de musulmans qui considèrent l'Egypte comme le leader des pays musulmans, et l'Azhar comme une université pour tous les musulmans.

Le Vice-recteur, a souligné l'intérêt que porte l'Azhar aux missions islamiques venues des pays lointains, ainsi que la haute sollicitude de S.M. le Roi Farouk pour les missions qui viennent s'instruire à l'Azhar, missions auxquelles Sa Majesté sert sur Sa cassette privée des subventions en numéraire. D'ailleurs a ajouté le Vice-recteur, les missions chinoises sont en tête des missions qui jouissent de la sollicitude du Souverain. Il a terminé en disant que l'Azhar accueille avec satisfaction les enfants des musulmans de tous les pays du monde, se conformant ainsi à la sage politique tracée par S.M. le Roi concernant la protection de la science et des savants.

Le Ministre de Chine a exprimé sa satisfaction en apprenant que les résultats des études des membres de la mission scolaire chinoise sont excellents et a exprimé aussi l'espoir que le nombre des missions envoyées par la Chine à l'Azhar augmente.

### **A la Légation de l'U.R.S.S.**

S.E. M. Chéborin, Ministre de l'U.R.S.S. en Egypte vient d'arriver au Caire, succédant à M. Novikoff.

Agé de 33 ans M. Chéborin fut précédemment Conseiller à l'Ambassade de Russie à Londres.

\*\*\*

Le mercredi, 17 Janvier 1945 à midi, Son Excellence Monsieur Alexei Dimitrievitch Chéborin a été reçu en audience solennelle au Palais d'Abdine, pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes en Egypte.

Son Excellence le Ministre accompagné de Son Excellence Ismail Teymour pacha, Premier Chambellan, s'est rendu au Palais Royal, dans une voiture de gala de la Cour, escortée par un détachement de la Cavalerie Royale et suivie d'une autre voiture de gala où avaient pris place Messieurs les membres de la Légation.

\*\*\*

A son arrivée, ainsi qu'à son départ, Son Excellence le Ministre a été salué par une garde d'honneur, musique en tête.

Ont assisté à cette solennité: LL.EE. Nockrachy pacha, ministre des Affaires Etrangères, Abdel Latif Talaat pacha, grand chambellan, Omar Fathi pacha, aide-de-camp en chef de S.M. le Roi, Ismail Teymour pacha, premier chambellan, Mourad Mohsen pacha, directeur de la Khassa Royale,

ainsi qu'Abdel Aziz Badr bey, second chambellan.

\*\*\*

La Légation Soviétique a fait représenter à l'Ewart Memorial Hall devant une assistance des plus distinguées, une série de films documentaires d'une superbe technique (y compris un film parlant arabe) montrant des scènes de l'avance libératrice russe en Europe et dans les Balkans. Très intéressé par cette manifestation, le public a vivement applaudi à ces visions des réalisations militaires et techniques de la grande République Occidentale.

### **Th. Marcou Bey à l'honneur**



*Le Miralâi Th. Marcou Bey*

Notre excellent ami le Kaimakan T. A. Marcou bey, Inspecteur de la Section Européenne du Département des Investigations Criminelles de la Police du Caire et Inspecteur Général du Bureau des Narcotiques vient d'être promu au rang de «Miralai» (Brigadier).

Nous lui présentons nos plus cordiales félicitations pour cette promotion amplement méritée.



*Photo, prise à l'issue de la cérémonie. Le ministre en compagnie des quelques membres de la légation soviétique: (MM. Soultanov, Dneprov, Sokolov, et Kharlamov), ainsi que LL.EE. Abdel Latif Talaat pacha, Ismail Teymour pacha.*

**Le Dr. Drioton à l'honneur**

La Société Royale d'Archéologie d'Alexandrie, donna un banquet en l'honneur de M. le Dr. Et. Drioton, le Vendredi 12 Janvier, au Club Mohamed Ali à Alexandrie, après une brillante conférence sur le « Dessin Pharaonique ».

Des discours furent prononcés. Parmi ceux-là nous publions celui de notre collaborateur, Théodore D. Mosconas, Bibliothécaire Patriarcal, qu'une indisposition ne lui permit pas d'assister et de le prononcer au banquet. Nous avons jugé opportun de publier ce texte pour le style ecclésiastique dont il est inspiré.

Dans cette Ville eclectique d'Alexandrie que les ravages de la Guerre épargnèrent juste à temps, à la Maréotide, site cher aux coeurs des archéologues, nous sommes réunis ce soir, loin des soucis des communiqués de guerre, afin d'honorer un Egyptologue éminent, un Orientaliste illustre, un maître de la pensée et de la plume, en la personne de Monsieur le Dr Drioton.

Comme Hellène et comme Alexandrin, permettez moi Monsieur le Dr. Drioton, de vous exprimer au nom des intellectuels Hellènes d'Alexandrie, notre profonde admiration et notre appréciation pour votre oeuvre en Egypte, dont le sous-sol grâce à vous, Maître, nous réserve, et nous réservera encore des surprises en matières d'archéologie. D'autre part, comme Directeur d'une Bibliothèque qui, j'ose le dire, est la plus ancienne d'Alexandrie où florissaient jadis les Bibliothèques des Ptolemées, je salue en vous le digne successeur d'une lignée d'Orientalistes et d'archéologues ecclésiastiques.

Car, si Dom Raphael de Monachis, un des premiers Membres de l'Institut d'Egypte et compagnon de Bonaparte donna le premier coup de pioche avant Champollion au commencement du dernier siècle, nous voyons par contre Mgr. Kaufmann mettre au jour, au commencement de notre siècle les merveilles de l'ancienne cité de St Menas, et, d'autre part, deux autres illustres hauts dignitaires de l'Eglise en Orient, le Patriarche Callinicos, également Membre de l'Institut d'Egypte au début de sa seconde période, et cet esprit subtil et inquiet l'Abbé Georges Macaire, qui devint Patriarche sous le nom de Cyrille II, donnèrent des preuves que l'Eglise s'intéresse aussi aux choses anciennes en Egypte. L'Eglise est fière, et pouvait se vanter, de ses théologiens et de ses Docteurs, et, autrefois, quelque fois de ses gens de cape et d'épée. De nos jours, la cape est troquée contre l'habit d'académicien et l'épée contre la pioche d'excavation.

Votre venue à Alexandrie, Maître, nous remplit chaque fois de joie, car vous faites tourner, comme aurait dit l'Aigle de Meaux, les roues de la grande et Royale science de l'Egyptologie; science essentiellement Egyptienne. Dieu bénisse vos efforts en ce beau pays où règne un Roi Sage, protecteur

**VOLPONE à l'Opéra**

Ce chef d'oeuvre, d'un réalisme si cruel, d'un cynisme effroyable et poignant, qui fait rire, cependant, — mais de quel rire! Voisin des larmes de tristesse et de pitié — Clément Harari l'a mis en scène et interprété d'une façon magistrale. Tous les préjugés contre l'amateurisme tombent, devant un effort aussi intelligent et un goût aussi sûr.

La vieille pièce de Ben Jonson, remaniée par Stefan Zweig et Jules Romains, connu, les 6 et 8 Janvier (séances données au profit de la population française par « Amis et Alliés »), un succès magnifique qui s'est inscrit en lettres d'or dans les annales du théâtre français en Egypte. L'homogénéité, si rare dans les troupes d'amateur, nous surprit agréablement. Le décor fut, dans sa sobriété, une fête pour les yeux. Dans l'ombre des draperies où sommeille le faux mourant et le voluptueux Volpone, quelques taches d'or et de rouge — du même rouge que l'on retrouve dans les costumes. Au fond, des étoffes aux tons sourds et somptueux, jetées sur un large balcon qui domine la mer.

Clément Harari ne prononce pas un mot qui n'ait une expression et un accent particuliers; on dirait qu'il presse chacun d'eux comme un fruit pour en extraire tout le suc qu'il renferme, mais cela avec aisance, sans aucune exagération. Sa voix douloureuse, passionnée, est singulièrement troublante. Il a des moments inoubliables, par exemple au premier acte, lorsqu'il palpe avec amour ses joyaux dans une cassette. L'intelligence de son jeu est égale à sa sensibilité; c'est un acteur de grande classe et de grand caractère, d'un tempérament artistique exceptionnel.

Auprès de lui, dans le rôle de Mosca, le parasite, Magdy Mohanna se fit beaucoup remarquer. On peut fonder sur lui les plus grands espoirs. Ce qu'on reproche habituellement aux acteurs de profession, c'est le « métier », qui les éloigne du naturel et leur donne de l'affectation; ils jouent plus qu'ils ne sentent, tout au moins ils en font l'impression. On ne peut être plus

naturel que Magdy Mohanna. On pensait, parfois, qu'il oubliait qu'il se trouvait sur une scène. Sa simplicité, son abandon, sa désinvolture nous changent heureusement de ce que nous avons l'habitude de voir et d'entendre. On ne peut imaginer un plus parfait dédain de l'effet. Voilà pourquoi Magdy Mohanna est vrai et admirable.

Lucien Boulad fit, de l'usurier Corbaccio, une création d'un pittoresque savoureux et saisissant. Courbé sur son bâton et tremblant de sénilité, il fut, avec son rire sardonique, ses gestes d'avare, son avidité impatiente et sans scrupules, l'oiseau de proie qui se nourrit de la chair des cadavres. Corvino, le marchand, qui vend sa femme pour hériter l'immense fortune de Volpone, c'était Hans Zola, très bon, mais un peu trop calme pour un homme qui se met dans une telle situation. George Vasdekis (le notaire Voltore), et Guy Haume (le juge) pêchèrent par excès de sobriété. Denis Lucas, dans Léone, le fils de l'usurier, fut, comme il le fallait, plein de fougue, vibrant de colère et d'indignation. Jeannette Paschkès, qui avait le rôle de Canina la courtisane, fut amusante, émoustillante et presque ingénue à force d'impudeur. Eglal Zanairi était Colomba, la vertueuse épouse de Corvino; elle fut charmante dans sa réserve et sa pudeur effarouchée.

Cette représentation nous prouve que nous possédons en Egypte d'excellents éléments pour la scène. Pourquoi ne se constitueraient-ils pas en troupe professionnelle, selon la très bonne idée d'un de nos confrères? Ils se débarrasseraient des défauts de l'amateurisme qu'on leur reproche (parfois assez injustement) et qui sont généralement la timidité, la gaucherie, la peur de donner toute sa mesure; ils acquerraient les qualités qu'ils ne peuvent évidemment obtenir en jouant deux fois par an. Ce n'est qu'à cette condition que l'on pourra parler d'un théâtre français, vraiment vivant, en Egypte.

JOSÉE SÉKALY

des archéologues, fils du Grand Roi Savant que fut Fouad Ier de pieuse mémoire.

**Akhbar el Yom**

Notre confrère et ami M. Moustapha Amin Bey, ancien rédacteur en chef d'« Al Itnein » vient d'assumer la direction d'un nouveau quotidien de langue arabe « Akhbar el Yom », dont il est également le propriétaire.

Conçu sur une formule nouvelle et hardie et rédigé avec la collaboration d'une équipe de tout premier ordre, « Akhbar el Yom » s'est déjà imposé à un très grand nombre de lecteurs et nous souhaitons à M. Moustapha Amin bey un succès croissant dans sa vaillante entreprise.

**Une Reception de Mme. Kher**

Mme. Amy Kher, notre talentueuse collaboratrice et amie, recevait l'autre vendredi chez elle, l'élite de la société intellectuelle du Caire. Les réceptions de Mme. Kher ont un cachet tout particulier, en ceci que l'art de la maîtresse de maison et la grâce de son accueil, créent autour de chacun de ses hôtes une ambiance d'exquise amitié. L'agrément d'en être l'objet, dans une atmosphère dédiée aux choses de l'esprit et à sa mission, se reflétait éloquentement sur les traits de ceux qui ont le privilège de connaître de près, la rayonnante personnalité de Mme. Amy Kher.

### Aux Affaires Etrangères

Nous apprenons avec plaisir que M. Hassan Mázhar, Directeur du Bureau de la Presse au Ministère des Affaires Etrangères au Caire, vient d'être promu Premier Secrétaire au dit Ministère. Nous félicitons bien vivement ce jeune et brillant fonctionnaire, dont les initiatives heureuses et la parfaite affabilité, sont fort prisées de toute la Presse Egyptienne et Européenne du pays.

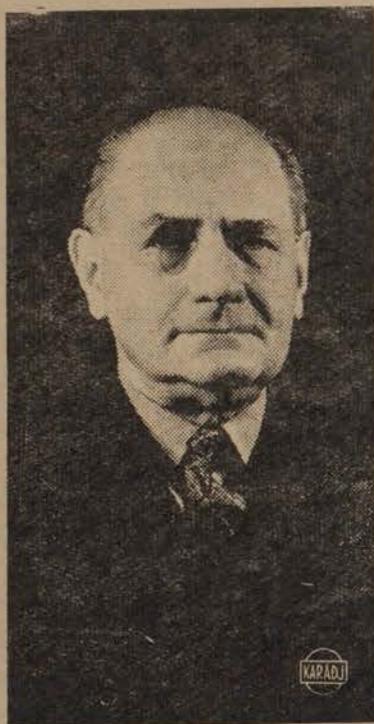
### Le Capitaine Filliol

Conseiller auprès de la Légation de France au Caire, le Capitaine Filliol vient d'être transféré à Paris, où il occupera une haute position gouvernementale.

Le Capitaine Filliol ne laisse ici que des amis, qui conserveront le meilleur souvenir du tact qu'il déploya dans ses fonctions de Secrétaire Général de la Délégation en Egypte du Comité National Français. Nos meilleurs vœux l'accompagnent dans ses nouvelles fonctions.

### Dans la Presse Anglaise

Notre excellent confrère et ami, M. Philip Taylor, Rédacteur en Chef du «Sphinx» vient de fêter son jubilé journalistique, car il a consacré la presque totalité de ses 50 ans d'activité dans la Presse à la diffusion de l'information anglaise en Egypte. Ancien Correspondant du «New York Times», Philip Taylor représente ici le «Daily Mail» depuis 1922, mais c'est surtout à la tête de l'hebdomadaire «The Sphinx»



qu'il a donné sa mesure de journaliste consciencieux, intègre et admirablement avisé des événements dont l'Orient est le théâtre et de ses vedettes, qui lui sont pour la plupart personnellement connus. Nous félicitons cordialement M.P.S. Taylor et lui souhaitons de longues années d'activité au sein s'une Corporation qui s'honore de le compter parmi ses membres.

# LA MUSIQUE

## Trois récitals de l'Orchestre de Palestine

Des trois concerts donnés à l'Ewart Memorial par l'Orchestre de Palestine, le premier est incontestablement celui qui avait le plus d'intérêt.

On nous faisait entendre pour la première fois au Caire le concerto pour violon et orchestre de Khachaturian: oeuvre séduisante, riche en thèmes folkloriques, d'un dynamisme extraordinaire, mais un peu proluxe par endroits. Cette oeuvre demande de la part du soliste une résistance peu commune. Joseph Bernstein triompha de cette tâche difficile en grand artiste maître de sa technique et d'une parfaite musicalité.

Les tableaux d'une Exposition de Moussorgsky orchestrés par Ravel nous font plus que jamais regretter la disparition du grand musicien français. On ne saurait imaginer plus exacte, plus délicate, plus riche interprétation de l'oeuvre du compositeur russe: mieux qu'une adaptation c'est une véritable création.

Le meilleur moment du deuxième Concert fut la *Septième symphonie en do majeur de Schubert*. Cette oeuvre dramatique, puissante, fut brillamment exécutée par l'Orchestre. En revanche le jeu hésitant et peu expressif du pianiste Gerard Wilner, dans le *Concerto no. 4 en sol majeur de Beethoven* déçut l'auditoire.

On attendait avec intérêt le Concert pour deux pianos en mi bémol majeur de Mozart, mis au programme du 3ème concert. Les deux solistes: Gina Bachauer et Iona Vincze Krauss, tinrent excellemment leur partie. Malheureusement les deux pianos n'étaient pas au même diapason... Le public d'ailleurs ne parut pas s'en apercevoir.

Sous l'excellente direction de Bronislaw Szulc, l'orchestre donnait enfin pour terminer la 2ème Symphonie de Beethoven, exprimant comme il convient la vigueur des thèmes de l'Allegro, la splendide ampleur du *larghetto*, l'emportement du *finale*.

## Récital de Musique de Chambre

Les récitals de musique de chambre n'ont pas de succès au Caire. Autant les salles de concert sont pleines pour les concerts d'orchestre, autant l'auditoire est parsemé lorsqu'il s'agit d'écouter un quatuor. On a beau savoir que les véritables amateurs de musique sont rares, on s'étonne tout de même que le Caire ne puisse fournir un public. Convenable pour ces auditions. On s'étonne d'autant plus que le programme qui nous était offert ce soir-là par le groupe de musiciens que dirige le violoniste Joseph Bernstein était du plus haut prix.

La *Chaconne* de Purcell par quoi

débutait le concert est d'une grande noblesse, un peu monotone cependant dans ses développements. Le *sextuor en si bémol majeur de Brahms*, au contraire, est d'une richesse, d'une variété extraordinaires: oeuvre de jeunesse, toute fleurissante de rythmes populaires. L'oeuvre fut excellemment exécutée.

Le concert se terminait magnifiquement par l'une des oeuvres les plus émouvantes de Schubert: son *Quintette en do majeur avec deux violoncelles*. Cette oeuvre où Schubert atteint à la grandeur de Beethoven, cette oeuvre pleine de verve, de couleur et de rythme, combla de joie les rares auditeurs de ce soir-là. Pour cette joie qu'ils nous ont donnée, j'aime à croire que les artistes se sont trouvés assez récompensés.

## Récital Pnina Salzman

Mademoiselle Pnina Salzman a fait beaucoup de progrès depuis l'année dernière. Sans doute elle est encore quelque peu contrainte, elle ne parvient pas encore à s'exprimer avec spontanéité. Mais on voit poindre quelque chose dans son jeu, quelque chose dont on pouvait douter: une sensibilité véritable qui sait demeurer dans les justes limites de la sobriété et de la pudeur. Après un *prélude et fugue en la mineur de Bach* correct mais un peu froid, la *Sonate op. 53 de Beethoven* s'anime quelque peu sans toutefois atteindre ce degré de chaleur qui se communique au public. Les *Etudes Symphoniques de Schumann* mettent en relief un jeu ample et vigoureux; mais l'élan, encore ici, ne se dépouille pas d'une certaine rudesse.

Mais voici que Pnina Salzman nous donne de cette *Sonate op. 35 en si bémol mineur de Chopin*, que nous avons si souvent entendue, une interprétation véritablement émouvante. Qu'est-ce qu'il y a de passé? Une âme, cette fois, parle, les sons se colorent et se spiritualisent. La mélodie de la marche funèbre que l'on croyait banale se transfigure sous ses doigts. Pourquoi faut-il qu'ensuite elle nous administre ce *Prélude en sol mineur de Rachmaninoff* qui est un défi à la musique? Mademoiselle Salzman manquerait-elle de goût? «Asturias» et «Seguedillas» d'Albeniz sont des morceaux à effet plutôt que de l'excellente musique. Pourquoi ne pas aller chercher plutôt chez son compatriote De Falla? Mais ne boudons pas notre plaisir: Pnina Salzman ce soir-là s'est révélée: on peut lui faire confiance.

H. SOULON

L'Abondance des matières nous oblige à remettre pour le numéro suivant les comptes-rendus des Conférences.

# LES EXPOSITIONS

## PUZANT-GODJAMANIAN



*Puzant-Godjamanian — Scène des Champs*

Les nombreux amateurs de peinture qui, au cours des Salons annuels, avaient depuis dix ans déjà, remarqué les envois de Puzant Gadjamanian ont été heureux de voir réunies quatre-vingt de ses toiles dans une exposition d'ensemble qu'ils attendaient depuis longtemps.

Puzant est un artiste né. Je veux dire par là qu'il a une vision toute personnelle de la réalité, un sens artistique qui domine en les transformant les éléments que lui fournit la perception du monde extérieur. Cette vision personnelle vient, d'une part de certaines exigences de la cérébralité et d'autre part de certaines aspirations des parties affectives de son âme.

Pour ce qui est de ces dernières, notons que Puzant semble par dessus tout ému par le drame des existences solitaires, par la douloureuse condition des hommes qui peinent à la tâche. Il les peint en synthétisant leurs attitudes dans l'effort, il les entoure d'une nature encombrée par les scories de leurs travaux et à demi masquée par les cheminées de leurs usines. Il met sur leurs visages la désespérance de leur sort sans appel et la morne accablement des jours aux lendemains semblables. Parfois aussi se dessine l'appel d'une libération possible, les têtes se redressent sous la conscience d'une régénération prochaine quand pèsent encore les boulets de la servitude.

Voilà dira-t-on un peintre bien littéraire ! Et ceux qui n'ont pas vu les toiles de Puzant se le figureront comme une sorte de Lhermite, de Bastien-Lepage, de Jules Adler, de Luce, de Lemonnier et de tant d'autres dominés par Steinlein qui furent

généreux aux premières années de ce siècle pour faire de la peinture un instrument de régénération sociale mais qui ne surent pas sauver par une esthétique neuve les sujets nouveaux qu'ils traitaient.

Au contraire, bénéficiant de la haute époque d'art où nous vivons, les imaginations de Puzant sur les thèmes chers à ces artistes prennent un tour rigoureusement dominé par des exigences plastiques et s'accompagnent d'un travail créateur de formes personnelles où se sent peut être l'influence (suffisamment lointaine pour ne pas gêner) de Gromaire.

Les lignes sont simplifiées jusqu'au cerne synthétisant, les masses étirées ou élargies par la volonté de l'effet à produire, les volumes géométrisés pour



*Puzant-Godjamanian — Ils partent*

répondre aux exigences constructives de l'esprit, l'arabesque de la composition équilibrée. Les couleurs puissantes portent le souvenir des orchestrations hautes de ton de Modigliani.

Au total, voilà un jeune peintre dont le tempérament s'il sait s'assouplir sans perdre de sa force, peut s'acheminer par les toiles intéressantes qu'il nous montre aujourd'hui vers un accomplissement harmonieux des riches possibilités qu'il porte en lui.

ETIENNE MÉRIEL

## UNE ŒUVRE DU PEINTRE DOUKAS AU PALAIS ANTONIADÈS A ALEXANDRIE

Le peintre Doukas vient de terminer pour le grand escalier d'honneur du Palais Antoniadès à Alexandrie une grande composition destinée à rehausser la solennité de cet édifice qui est employé comme demeure royale et comme siège d'importants congrès.

Cette composition est une oeuvre de grande envergure dont on a plaisir à souligner à la fois la parfaite adaptation au but proposé et les mérites plus proprement plastiques.

Le sujet adopté par le peintre appelait une somptuosité toute vénitienne. Alexandrie, Reine de la Méditerranée reçoit l'hommage des nations riveraines et des parties du monde sur les routes desquelles l'histoire et la géographie l'ont placée en carrefour.

Cela fait au milieu des feuillages égyptiens, lotus papyrus et sous un ciel où le bleu dominant n'exclut pas la présence de nuages roses et dorés un groupement complexe mais assez logiquement ordonné de figures les plus diverses. Alexandrie représentée par une solide fellahine plantureuse et massive voit s'étagier sous sa position dominante des personnages allégoriques comme la blonde France aux longs voiles blancs, la Grèce et sa grâce sévère, l'Italie riche de ses arts. Des nègres du Soudan lourdement chargés des richesses du sol noir, des Phéniciens porteurs de soies et de corbeilles dont les fruits débordent, l'Arabe du désert mystérieusement admiratif. Tout cela forme un ensemble dense, sans vides

superflus, sans remplissages étouffants, visant par dessus tout à donner une impression de richesse décorative. La complexité de l'arabesque est soutenue dans ce but par la chaleur, par l'éclat et par la profondeur des tons, par la vivacité des contrastes. Doukas qui, souvent, se laisse aller trop complaisamment aux facilités de sa fantaisie; qui risque trop souvent sans souci de rigueur les éléments de ses compositions sur ses toiles; qui, parfois, cède aux poussées de ses caprices de coloriste au détriment de l'équilibre des tons s'est astreint ici à une sorte de discipline plus rigoureuse que de coutume pour assurer cet équilibre de l'ensemble, cette égalité dans la répartition des masses qu'exige toute entreprise décorative.

La toile est encore inachevée et c'est peut être à cet inachèvement qu'il faut attribuer des faiblesses de dessin visibles surtout dans la modulation des musculatures dans le flottement de certains contours. Cela peut sans doute être corrigé. Et d'ailleurs, au premier abord, on ne le remarque pas surpris qu'on est par l'ampleur décorative et par le séduisant aspect de l'ensemble.

ETIENNE MÉRIEL

### Lettre de Suisse

## THÉÂTRE

### "Les Noces de Cana"

Il me plaît de voir, chez nous, un signe du renouveau théâtral dans la faveur qui, il y a quelques semaines, à la Maison du Peuple de Lausanne, a accueilli la création des *Noces de Cana*, de Constantin Mavromichalis.

Cette pièce est la première de l'auteur. Mais Constantin Mavromichalis s'est fait connaître des lettrés, depuis trois ans, par trois recueils de vers: *Threnes* (1), *Ode à la Grèce* (2), *Lancelot* (3), et par de nombreux poèmes dispersés dans les revues romandes et françaises.

Ce jeune Grec, qui a vécu longtemps à Paris, use de la langue de Racine avec une aisance, une maîtrise toutes naturelles. Richesse de vocabulaire, syntaxe déliée, prosodie rigoureuse, constance de l'émotion, afflux inépuisable des images, subtil tissu d'allusions et de suggestions, période sûre et orchestration savante, tous ces éléments s'exaltent, presque toujours sur le mode mineur et nostalgique, pour composer un chant secret et noble qui déroule en fentes volutes la mélodie de ses stances et fait monter en nous un paysage mythique que hantent des héros de légendes.

Une telle disposition à la contemplation intérieure n'annonçait guère, à vrai dire, un auteur de théâtre. Mais il semble bien que le moment où le sujet des *Noces de Cana* vint occuper l'esprit du jeune poète, ce passage du lyrisme au drame fût lui-même le signe d'une nécessité profonde, qui entraînait toutes ses conséquences. D'un thème foncièrement dramatique, toute l'oeuvre déduit une architecture aux lignes fermes, aux proportions, aux plans étudiés, où le dialogue se fait pressant, dense, incisif, où les personnages s'incarnent et se précisent, où la forme en un mot reste adéquate. Ce que le lyrisme si l'on veut onirique de Mavromichalis peut présenter d'irrésolu, de suspendu, le drame le précipite dans le réel, dans l'action, dans la durée, dans un monde en relief.

Les trois actes des *Noces de Cana* développent, en effet, un magnifique et simple sujet, le conflit d'un fils et d'une mère, conflit qui contient ici tout à la fois l'é-

ternel antagonisme des générations, les antithèses liberté-convention, individu-société, morale close-morale ouverte. Six personnages: Mathilde, la mère, autoritaire, symbole de la maison, de la tradition, de la stabilité. A côté d'elle, piliers du conformisme, ses deux frères: le Prêtre et le Colonel; un faux poète, Apollodore, entreteint pour glorifier ce qui est; une jeune femme, Isabelle, destinée par la mère à son fils pour prolonger la lignée; un désabusé, Pontyus, que le scepticisme empêche de réagir et qui personifie l'ennui. Seul, parmi ces masques, Jérôme, le fils, est un être vivant, vrai, qui ne veut obéir qu'à sa nécessité profonde, refuse de sacrifier sa vocation personnelle à son milieu héréditaire, de rester l'esclave choyé d'une tâche et d'une continuité qu'il n'a pas créées. Il passe de la soumission réticente au refus sous l'influence d'un étranger survenu soudain sous les espèces d'un fou, d'un baladin; ce personnage qui sera, pour les uns, le Diable, pour les autres, la Liberté, en vient, au milieu du repas de noce, à exercer un sortilège qui explique le titre du drame; son action libère un instant chaque personnage de son masque, le fait parler selon son coeur, montrer son vrai visage, avouer son vide et son désarroi intérieur. Cette scène, chargée d'une émotion et d'une intensité où culmine le drame, clôt le deuxième acte. Au troisième, il ne restera plus aux personnages conventionnels, pantelants encore sous le coup de ce qu'ils appellent un mauvais sort, qu'à s'accorder pour jeter sur ce souvenir lancinant le voile d'un oubli volontaire et à reprendre hâtivement leur masque. Mais Jérôme, qui a brisé ses chaînes, les laisse définitivement choir. A sa mère, qui lui reproche de l'abandonner, de la repousser dans le néant, il répond:

*Vous ne m'avez jamais appris la pitié.*

*Le vase s'allongeait où verser votre souci de grandeur*  
[ordonnée.]

*Il se brise entre vos mains.*

Scène cruelle sans doute, mais poignante, où les deux extrêmes s'affrontent, où l'insensibilité de la mère explique l'ingratitude du fils, où Jérôme est l'évasion parce que Mathilde est la prison.

Quant à Isabelle, elle essaie aussi de retenir celui qu'elle aime, mais de qui elle n'a su se faire aimer. Jérôme lui répète l'appel qu'il entend:

*On commence à parler sous les arbres.*

*Les sources se sont ouvertes les unes après les autres.*

DANIEL SIMOND

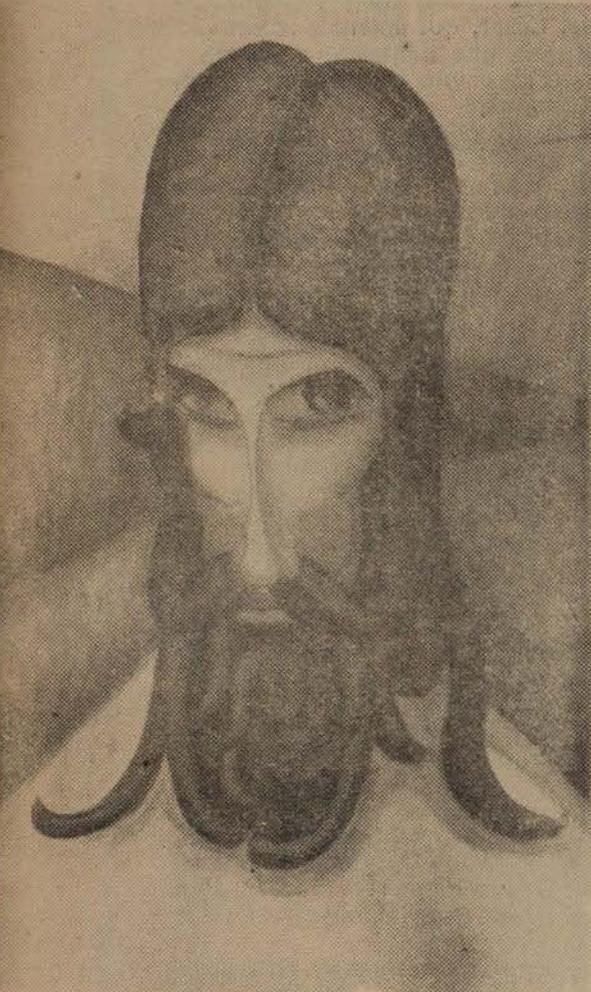
(1) Bibliothèque des Trois Collines, Roth, Lausanne, 1941.

(2) Amitiés gréco-suisse, Lausanne, 1942.

(3) Aux Portes de France, Porrentruy, 1943.

## LES EXPOSITIONS

(Suite de la Page 25)

de Mme Ben Behman  
Au Cairo Women's Club

«Prophète» Mme BEN BEHMAN

Dans les salles du Cairo Women's Club, Madame Ben Behman a eu l'heureuse initiative de réunir, dans un ensemble où ne manque ni les contrastes ni les surprises, les toiles les plus représentatives de ses quelques dernières années de travail. Certaines de ses oeuvres nous étaient déjà familières mais leur juxtaposition retrace à notre intention, une évolution artistique insolite à bien des égards. Passant avec une rare souplesse du genre stylisé à l'expression libre et directe, Madame Ben Behman ne craint pas de nous convier à la fois à des visions oniriques tourmentées et audacieuses et à des études figées à l'extrême où chaque visage s'éclaire de mille menus détails attentivement traités. On retrouvera parmi les nombreuses toiles exposées une «Eglise Copte» dont les éléments s'ajustent de la façon la moins conventionnelle et suivant une architecture de fortune fort agréable à l'oeil. Une composition très personnelle («Mélancolie») où prédominent des mouvements de couleurs âpres et sombres, semble amorcer une expérience picturale dont nous sommes impatients de connaître les suites. Le tempérament de Madame Ben Behman ne s'arrête pas à des consignes académiques et à des rigueurs formelles c'est-à-dire desséchantes. Chaque thème inédit, chaque nouvel effet d'optique sont pour elle des sources de joie et des rai- rent de mille attentions délicates.

sons de créer en se renouvelant constamment.  
GEORGES HENEIN

On juge toujours mieux la valeur d'un peintre d'après une exposition générale que d'après quelques toiles isolées exposées ici ou là. On connaît mieux ainsi la pensée du peintre, ses tâtonnements, ses variations; on voit mieux ses intentions — De l'exposition de Madame Behman, il ressort que le peintre a choisi de faire de ses toiles les confidentes de ses rêves. De la peinture onirique il peut sortir de belles choses; il en peut sortir de bien mauvaises aussi. La matière du rêve, comme toute autre, demande à être, repensée, organisée — Par elle-même elle ne donne rien — De telle toile dont Madame Behman dit qu'elle l'a peinte comme elle l'a vue, on voit tout de suite que telle couleur incongrue et désaccordée gâche tout l'ensemble, mais sans doute ne faut-il pas l'en croire sur parole.

Fort heureusement, bon nombre de ces toiles sont composées avec soin — tel ce *portrait de Bob (?)* qui est une nature morte, mon Dieu, classique, si l'on enlève les deux boudoirs de capote qui dans le coin du tableau semblent venir faire la nique à l'ensemble — telle encore cette toile de *Trois Sages* dont on pourrait dire qu'elle est le chef d'oeuvre du genre Ben Behman — A mon goût cependant j'aurais quelque faible pour cette peinture nettement surréaliste où cette fois le rêve a trouvé sa correspondance picturale: *mélancolie* — Les couleurs modulent agréablement du sombre à l'éclatant, du chaud au froid — La toile se compose bien et pour une fois est bien remplie — On garde de cette exposition l'impression de recherches tâtonnantes de voies encore incertaines; tout cela très sympathique, parce que sincère.

Au Foyer d'Art  
du Lycée Français

La deuxième exposition du Lycée Français présente, cette fois encore, un certain nombre d'oeuvres intéressantes.

De Puzant d'abord un paysage dans les couleurs riches qu'il affectionne — Composition simple comme toujours et quasi symétrique — Peinture décorative excellent exemple de ce que peut avoir de dangereux dans sa tendance à la violence, la peinture de Puzant.

On a le droit de se montrer difficile pour Zorian. Ses Fleurs sont son domaine et l'on sait avec quelle chaleur et quelle délicatesse il les peint — Nous ne retrouvons pas, cette fois, dans son envoi, la vie et l'éclat auxquels il nous avait habitués.

Deux très beaux dessins d'Arte Topalian d'une ligne souple, sensible et sans défaut.

La maternité de Madame Ben Behman, une ancienne toile sans doute, est sage et classique. Un peu froide, mais bien composée et habile.

Les deux envois de Madame Fassilis ne sont pas sans intérêt; peintes dans le goût de Friez; elles dénotent une vigueur assez inattendue, si l'on en juge par les toiles qu'elle a présentées à sa dernière exposition.

La toile d'Avédinian a été fort discutée: c'est un bon signe: elle ne laisse pas indifférent.

Les intentions d'Avedissian sont fort louables la réalisation l'est moins. Des parties excellentes ne font pas un ensemble.

De Beppi-Martin, un excellent dessin d'une composition toujours harmonieuse et d'un graphisme délicat: *Au Cimetière*.

Madame Bachatly semble se laisser aller à la facilité. De ses trois envois, seul son paysage nous rappelle qu'elle a du talent.

Marguerite Nakla réussit une pochade: *Chez le bistro*. Une «Tête» de Bikar peinte dans le goût académique retient cependant l'attention par sa grâce.

Les aquarelles de Hamed Abdalla, rapidement enlevées, révèlent les progrès de ce jeune peintre.

En Sculpture, la *Tête* de Badia est insignifiante. En revanche, la *Négresse* de Gamal Seguini et sa *Tête de Fellah* témoignent d'évidentes qualités plastiques.  
H. SOULON

## Exposition Jerom

Nous apprenons avec un vif plaisir que le peintre Jerom exposera au Centre Hellenique du Caire 21, rue Antikhana bon nombre de ses toiles.

Le vernissage aura lieu le 15 Février prochain.

Reception à la Légation  
de France

Dans le cadre luxueux de la Légation de France, S.E. Le Ministre de France et Mme Lescuyer offraient le jeudi 25 Janvier un thé en l'honneur de la Presse Egyptienne, auquel assistèrent les rédacteurs en chef des journaux de la Capitale, les Attachés de Presse auprès des Légations, les Directeurs des Agences Télégraphiques, ainsi que de nombreuses personnalités de la colonie française. Cette réception parfaitement réussie grâce à la courtoisie infinie de S.E. le Ministre de France et de Mme Lescuyer permit à ceux qui font fonction de servir le public par voie de Presse de reprendre contact avec les autorités officielles de la France en Egypte, dans une ambiance familière et empreinte de la plus cordiale sympathie  
\* \* \*

Le 31 Janvier également une réception en l'honneur de la troupe de Comédie Française de Mme. Lucienne Le Marchand réunissait à la Légation de France quelques personnalités françaises et égyptiennes. Ils eurent ainsi l'occasion de pouvoir féliciter de près les acteurs qu'elles avaient déjà applaudis à l'Opéra. Ce fut pour une fois encore l'occasion de se retrouver dans cette cordiale atmosphère française, qui monquait depuis bien longtemps.

## A la Légation des Pays-Bas

S.E. le ministre des Pays-Bas et la Baronne Bentinck ont offert le Samedi 27 Janvier courant un cocktail-party chez eux à de nombreux amis du monde politique, diplomatique et de la presse.

La réception se prolongea fort tard et tous quittèrent à regret leurs hôtes qui se multiplièrent, avec cordialité et simplicité autour d'eux et les comblèrent.

# CHRONIQUE DES LIVRES

**LE CLUB DES LYONNAIS (1)** par Georges Duhamel de l'Académie Française.

Pour ceux qui ont aimé la «Chronique des Pasquier», Les Editions Variétés ont entrepris la publication d'un autre chef-d'oeuvre de Georges Duhamel «*Vie et aventures de Salavin*». Ce chef-d'oeuvre comprend cinq romans qui racontent l'histoire d'un bureaucrate en quête de joie, d'immortalité et qui croit trouver son accomplissement en se mortifiant, en se dévouant. Chacun de ces beaux romans peut-être lu seul.

*Le club des Lyonnais* est le quatrième roman de cette remarquable histoire, il fait suite à *Confession de minuit*, *Deux hommes*, *Journal de Salavin*. D'échec en échec, sur la voie de l'héroïsme Salavin est retombé plus bas que jamais. Et la maladie qui, comme un abîme de ténèbres l'enveloppe complètement, Salavin ne l'envisage pas, à la manière un peu sottise des médecins, comme un simple effet du froid que l'on prend quand on s'avise, par un soir de décembre, de donner ses vêtements à quelque mendigot... Non, Salavin, mieux que personne, sait qu'un soir il a renoncé, qu'il s'est offert à la mort, qu'il a refusé soudain tout assentiment au jeu de la misérable machine.

Pas plus que l'héroïsme, la mort n'avait voulu de Salavin. Pour mourir, il ne suffit pas de souhaiter mourir. Pendant de longues semaines, les organes l'abandon avaient rempli malgré tout leur office. Un jour, l'âme enfin remontée de la profondeur, s'était trouvée nouée au même corps, un corps toutefois moins fidèle et presque ruiné. Et de nouveau, Salavin, Salavin comme toujours?

Si la mort l'avait rejeté, c'est donc qu'il lui était en quelque sorte enjoint, par les forces obscures, de tout recommencer.

Que faire? Provoquer le destin et essayer de changer d'âme? Quitter tout, renier sa vie passée... laisser sa femme... sa mère? Salavin se pose cette question.

*Le club des Lyonnais*, comme les précédents de Georges Duhamel, est écrit dans une superbe langue et avec un sens aigu de l'analyse. C'est un roman très attachant, qu'il faut avoir lu.

**CLEOPATRE (2)** par Auguste Bailly.

Les Editions Variétés viennent de publier également cette biographie remarquable d'Auguste Bailly, l'auteur de *Richelieu*.

D'âge en âge, et tout au long des siècles, surgissent quelques noms éblouissants qui chantent éternellement dans la mémoire des hommes. Parmi ces rois qui agrandirent leur pays ou le ruinèrent, parmi ces généraux qui gagnèrent ou perdirent des batailles, parmi ces ministres dont on ne cesse d'admirer le génie, parmi ces prophètes et ces corsaires, ces reines et ces courtisanes, il s'est formé comme une élite, une légion bienheureuse dont la gloire est faite d'un alliage assez éclatant et assez compact pour échapper à l'usure du temps.

Il est certain que de tous les noms qui caressent nos lèvres, celui de Cléopâtre est un des plus prestigieux. Il évoque ciels et parfums d'Orient, galères aux voiles pourpres glissant sur une mer rayonnante, splendeur d'un corps baigné d'aromates, irrésistibles et mystérieuses caresses, suavités et perfidies, appels et refus, tentations et abandons.

Cette image de Cléopâtre qui a hanté chacun de nous est-elle vraiment juste? Cléopâtre ne pensait-elle vraiment qu'à l'amour?

Dans ce livre extrêmement intéressant, Bailly ne considère pas ici seulement la bacchante. S'il lui donne aussi ce rôle, c'est qu'elle n'avait, peut-être, pas d'autre moyen de se défendre contre ses ennemis ou

contre le concours onéreux de ses alliés romains. Se faire aimer de l'homme, César, qui détenait le pouvoir souverain, c'était pour elle une nécessité politique à laquelle elle se conforma avec une magnifique résolution et une autorité magistrale.

Voilà l'éclairage que Bailly donne à ce récit. Il a le souci de réintégrer une grande reine dans le cadre politique où s'élaboraient ses calculs; mais il ne diminue pas la séduction un peu trouble de ses aventures amoureuses. Il confère à cette biographie un intérêt palpitant.

**A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS (3)** par Marcel Proust.

Voici le deuxième roman de cette incomparable histoire que forme l'oeuvre de Proust: *A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU*, dont les Editions Variétés ont entrepris l'édition au Canada. *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* fait suite à *Du Côté de chez Swann*.

«La vie est étrangement facile et douce avec certaines personnes d'une grande distinction naturelle, spirituelle, affectueuse, mais qui sont capables de tous les vices, encore qu'elles n'en exercent aucun publiquement et qu'on n'en puisse affirmer d'elles un seul. Elles ont quelque chose de souple et de secret. Pire, leur perversité donne du piquant aux occupations les plus innocentes, comme se promener la nuit dans des jardins».

Marcel Proust, peut-être le seul vrai romancier de ce siècle, nous expose des problèmes et des émotions du monde moderne, de notre vie si souvent illogique et désordonnée.

Ce roman est dominé par des rythmes, des odeurs, des couleurs, des mélodies, et une profusion de reminiscences vagabondes. Il développe le drame d'un monde créé par Proust pour nous émouvoir et nous faire comprendre la vie.

Faites connaissance avec la duchesse de Guermantes, le baron de Charlus, Monsieur et Madame Verdurin, la belle Odette, Balbec, Saint-Loup, Gilberte, Albertine, Block, Norpois et Swann lui-même. Vous ne les oublierez pas une fois que vous les aurez connus.

C'est cette oeuvre qui a fait classer Marcel Proust à côté des plus grands romanciers de l'Histoire: Balzac, Maupassant, Stendhal.

**PROPOS SUR LE BONHEUR (4)** par Alain.

C'est un guide charmant vers le bonheur, que viennent de publier les Editions Variétés. Et c'est aussi un livre utile.

Tous y puiseront d'amicales leçons. L'auteur conduit le lecteur dans une grande prairie et jette devant lui des sacs où sont des destinées à choisir. Là chacun a encore le souvenir de sa vie passée; mais il peut choisir d'après ses désirs et ses regrets.

Celui qui désire l'argent plus que toute chose choisira une destinée remplie d'argent. Celui qui en a beaucoup, en cherchera davantage encore. Le voluptueux cherchera des sacs pleins de plaisirs. L'ambitieux cherchera une destinée de roi. L'humble cherchera sa récompense, le travailleur sa réussite.

Pour finir chaque lecteur trouvera la recette de son bonheur: il terminera sa lecture avec un nouveau destin et partira de nouveau vers la terre des hommes afin de vivre maintenant selon son choix. Mais l'auteur nous prévient; il faut bien faire ce choix. Il ne faut pas se tromper, car le malheur guette toujours.

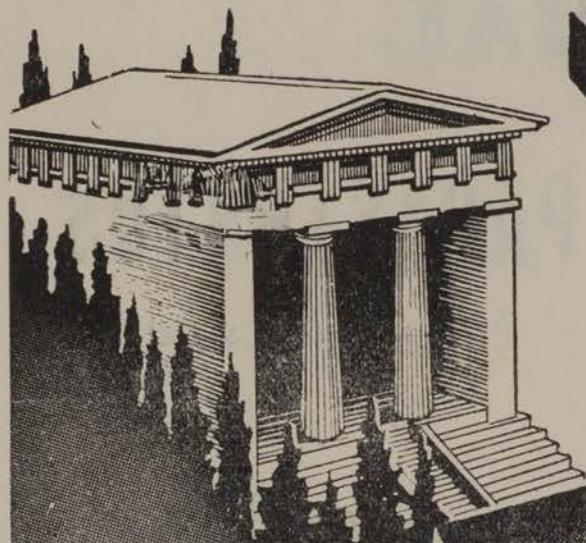
On le voit d'après ce qui précède, *Propos sur le bonheur* est un livre précieux qui peut aider chacun.

ORION

(2) Un ouvrage en 3 tomes (800) pages publié par Les Editions Variétés. Prix: \$ 3.75, par la poste, \$ 3.90. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

(3) Un volume de 224 pages publié par Les Editions Variétés. Prix: \$ 1.25, par la poste, \$ 1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.

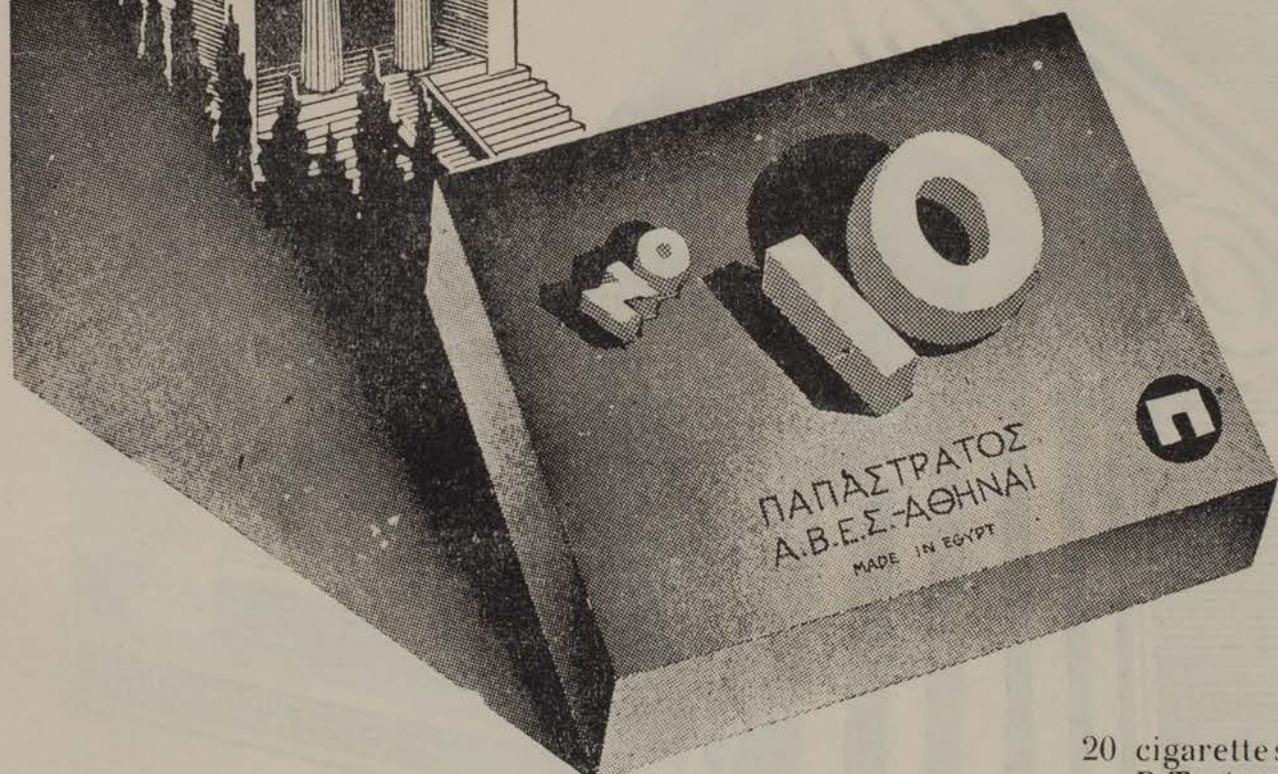
(1) Un volume de 240 pages publié par Les Editions Variétés. Prix: \$ 1.25, par la poste, \$ 1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.



№ 10

S.O.P.

ΠΑΠΑΣΤΡΑΤΟΣ



20 cigarettes  
P.T. 4

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924

# HELLAS SPECIAL

## PAPASTRATOS

*Tabacs grecs purs*



20 Cigarettes P.T. 7

# CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE

R. C. No. 4924